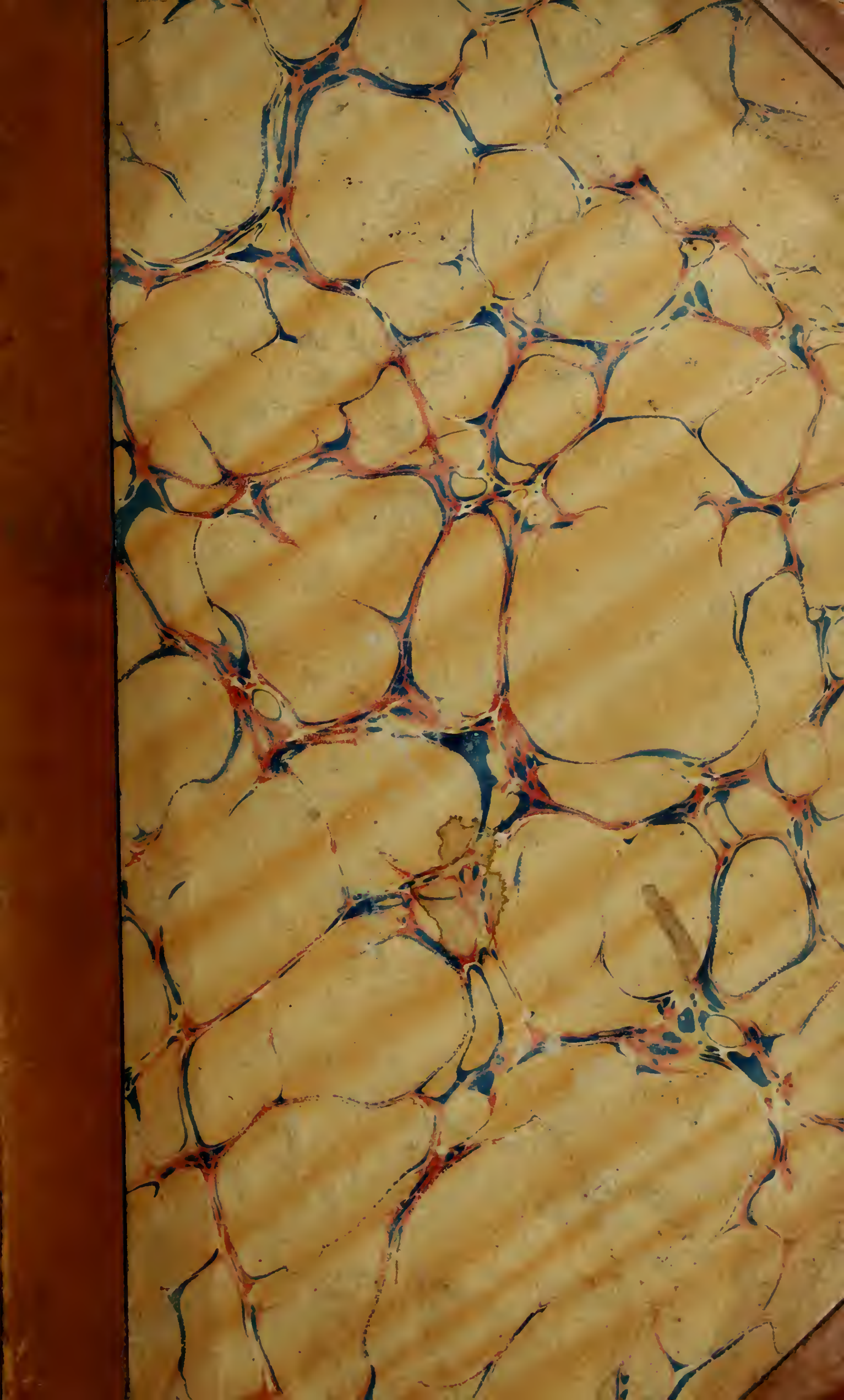
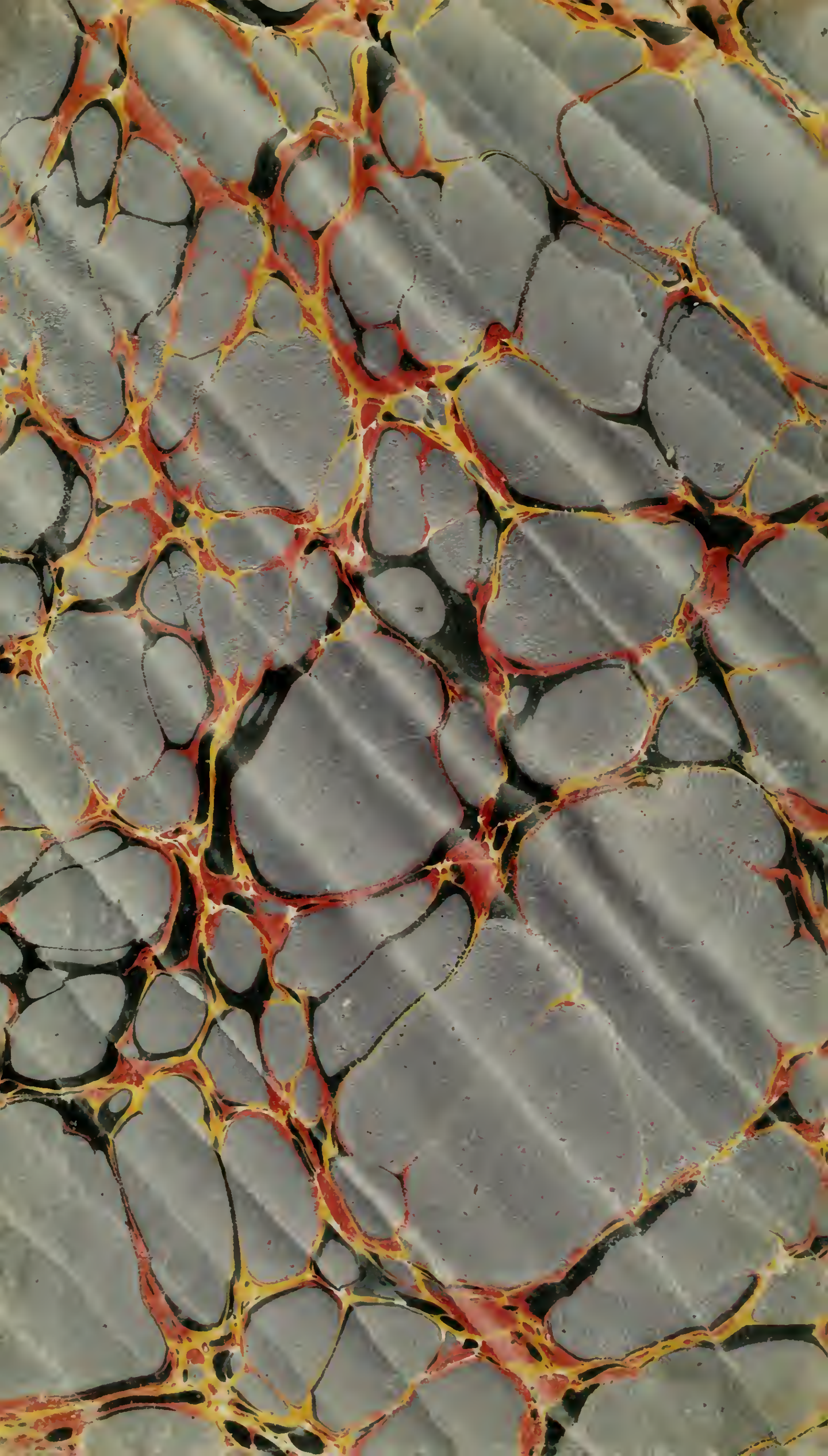






Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez DELAUNAY, LEVAVASSEUR, } au Palais-Royal.



IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

DUBOIS CARDINAL

Proverbe Historique.

UNE TUERIE
DE
COSAQUES

Scènes d'Invasion.

PAR

GODEFROY CAVAIGNAC.

(PUBLIÉ PAR CHARLES LEMESLE.)



PARIS.

Ve CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N. 59.

WERDET, ÉDITEUR.

LECOINTE ET POUGIN.

—

M. D. CCC. XXXI.

Ce volume, écrit depuis long-temps, allait être imprimé au moment où la révolution de juillet éclata. Je le publie aujourd'hui tel qu'il devait paraître alors.

On y trouvera une esquisse de deux époques séparées par cent années à peu près : dans la première, la nation fut livrée

au gouvernement le plus impur qui fût jamais, celui du Régent : je n'ai pu assez rappeler le mépris qu'il mérite; dans la seconde, elle a subi le plus grand fléau dont une nation puisse être frappée, l'invasion : je n'ai pu assez peindre la haine impitoyable que doit inspirer à tout citoyen l'étranger quand il vient en armes.

Quels que soient ses ennemis, le peuple français ne sera plus soumis à de pareilles mœurs, à de pareils revers : il ne se laissera plus souiller ni vaincre.

DUBOIS CARDINAL,

OU

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME,

PROVERBE HISTORIQUE.

On sait que l'abbé Dubois avait épousé une servante, et qu'il détruisit la preuve de ce mariage en faisant déchirer une feuille du registre où l'acte était inscrit. C'est sur cette donnée et sur le caractère bien connu des personnages que le reste a été composé.

Le lecteur ne doit pas oublier que le monstrueux cynisme des mœurs de la régence avait passé dans le langage des *roués* de la cour et du Régent lui-même.

PERSONNAGES.

LE RÉGENT.

DUBOIS, archevêque de Cambrai.

LURAC, dominicain.

Un CURÉ d'Auvergne.

LA FILLON.

MADAME DUBOIS.

Un HUISSIER.

La scène est à Versailles.

DUBOIS CARDINAL,

PROVERBE HISTORIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ARCHEVÊQUE, LE DOMINICAIN.

L'ARCHEVÊQUE.

Mordieu! père Lurac, tes gens de Rome feraient perdre patience à l'apôtre saint Pierre! Je ne suis qu'un archevêque, tant bien que mal, et s'ils ne sont pas contens de ce que je leur ai déjà valu, vois-tu, je les enverrai faire foutre,

moi, et du premier jusqu'au dernier... Toi avec eux.

LE DOMINICAIN.

Monseigneur, rien de mieux quant à moi, mais pour la sainte cour, il me semble que votre grandeur n'a pas trop à s'en plaindre : archevêque de Cambray, successeur de Fénélon...

L'ARCHEVÊQUE.

Successeur de Fénélon..... C'est leur refrain à tous..... C'est à ce benêt-là qu'on m'accole toujours dans les sonnets à ma louange, et dans les vaudevilles qui courent contre moi.... Eh ! sacredieu! dominicain du Diable! je n'ai point fait Télémaque : et d'un; je n'ai point été tancé par ce brutal de Bossuet, et j'ai été sacré par le doux Massillon, qui en vaut bien un autre. J'ai été amoureux, ou quelque chose comme cela, d'un millier de coquines, et non pas des onze mille vierges en la personne de la Guyon.... Attends, attends, le parallèle n'est pas

fini : j'ai été aussi précepteur d'un prince, pour mes péchés et pour les siens; mais j'en ai fait un autre luron que ce cagot de Duc de Bourgogne, crevé avant le temps, Dieu merci! Je suis ministre, et ne pratique pas la politique de Mentor à Salente; je ne serai pas disgracié par le maître pour trop de rigidité; enfin, je suis archevêque de Cambray, mais je n'y parais point.... Qu'as-tu à dire?

LE DOMINICAIN.

Bossuet dont vous parlez n'a rien débité de mieux.... Mais pour en revenir à notre sujet, on a fait grand bruit en France de ses quatre propositions, vous savez, Monseigneur, comme si elles signifiaient quelque chose : Rome ne veut pas en avoir le démenti; et dans cette circonstance, elle entend à tout prix avoir le dessus sur les Gallicans, les Jansénistes, les niais entêtés qui résistent à la chère bulle *Uni-*

genitus, et lui donnent ainsi une importance, qu'entre nous...

L'ARCHEVÊQUE.

Entre nous, les papes ont le diable au corps, et les peuples sont encore plus bêtes que je ne croyais; mais moi, qui ne suis pas du bois dont on fait les martyrs, pas seulement les dupes, entends-tu? je sers cette vieille catin catholique, Rome, plus payenne que jamais; mais c'est pour mon compte. J'ai mis le royaume en feu à son bon plaisir, jusqu'à présent; maintenant, qu'elle me fasse cardinal, sans quoi, je te le répète, elle et sa chienne de bulle, je les envoie...

LE DOMINICAIN.

Pardonnez, Monseigneur, si je vous interromps, mais je crains que votre verve ne vous éloigne encore de notre propos.... Décidément votre Grandeur veut devenir Éminence?

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, et ce n'est pas pure fantaisie, tout hochet que soit la barrette aux mains d'un gaillard de ma trempe.

LE DOMINICAIN.

A vous parler franchement, Monseigneur, je ne m'explique pas qu'un esprit fort comme vous tienne tant à ce qu'il méprise.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce que je méprise, tu peux le dire, d'autres le révèrent, et j'en ai besoin. Ne vois-tu pas que bien des personnages qui me méprisent, comme s'ils valaient mieux que moi, me font la cour parce qu'ils ont besoin de moi, quoique personne ne me révère?... J'ai dans ma tête des projets qu'il faut faire couver sous le chapeau rouge, vois-tu. Richelieu, tout aussi peu crédule que je le suis, disait : « Lorsqu'enfin j'ai « pris un parti, je fauche, je fauche; et ensuite

« je couvre tout de ma robe rouge. » Moi, je ne veux rien faucher par la main du bourreau: ce n'est le temps ni mon humeur; mais j'ai une autre moisson à faire; et, pour ramasser la récolte à travers tous nos pillards de cour, il me faut le pan de cette robe rouge, parce qu'elle est ample pour qui veut prendre, et que nul n'ose y fouiller; et lorsque j'aurai le fameux chapeau sur la tête, il faudra que la canaille titrée m'ôte le sien : ce sera honneur pour elle et profit pour moi.

LE DOMINICAIN.

Mais le Régent se prêtera-t-il?.....

L'ARCHEVÊQUE.

Le Régent! c'est mon élève et je suis sa créature : il ne me refusera rien.... Moi, cardinal de la Sainte-Église romaine!... Vois-tu, rien que cette idée-là le ferait se prêter à tout, pour me voir seulement en costume. Il ne s'agit que de la lui présenter de manière à ce qu'elle lui pa-

raisse encore plus étrange : si elle n'était que scandaleuse, ce ne serait rien, car là-dessus nous sommes l'un et l'autre diablement blasés; mais si elle peut l'affriander encore en l'étonnant même de ma part, c'est chose certaine... Tiens, sais-tu comment je me suis fait nommer successeur de Fénélon? A la requête du roi d'Angleterre, hérétique, sollicitée par Destouches, auteur de comédies et comme tel presqu'excommunié. Le Régent, ainsi que j'y comptais bien, a trouvé la chose si comique, pour le fond et pour la forme, qu'il a intrigué près du Saint-Siège comme s'il s'agissait de lui, et le pape m'a intronisé, moi Dubois, qui n'étais pas même sous-diacre, ni baptisé je crois, sur la demande du prince le plus athée qui fut jamais. Vois quels obstacles je puis craindre, et quel cas je dois faire de ma mître.

LE DOMINICAIN.

Le Régent trouvera peut-être que la mître suffit. Vous comptez sur lui, et pourtant, soit dit entre nous, il est passablement faux et égoïste.... C'est dans le sang.

L'ARCHEVÊQUE.

A qui le dis-tu! Mais par bonheur et par hasard, son intérêt veut qu'il me serve : mes projets se lient aux siens. La majorité du roi approche : il faut que je sois placé à la tête du conseil, et que j'y reste pour y maintenir l'influence du prince, la régence expirée. Il convient donc de me coiffer à la Richelieu, à la Mazarin. Le régent sait qu'il ne peut compter que sur moi qui ne puis compter que sur lui, sur moi qui l'aime assez d'ailleurs, car c'est le seul homme près de qui je me trouve à l'aise : les autres ne m'imposent pas, mais ils m'ennuient.

LE DOMINICAIN.

Votre grandeur se prépare bien des obstacles : le Saint-Simon, le Villeroi et consorts jetteront les hauts cris.

L'ARCHEVÊQUE.

Bon! nous sommes sourds.... Puis, nous ferons la bouche pleine aux uns, nous bâillonnerons les autres.... Tout ira bien, sacredieu! tout ira bien; et je serai premier ministre cardinal, ou le diable m'emporte!

LE DOMINICAIN.

La nation....

L'ARCHEVÊQUE.

La nation, c'est tout et rien. D'ailleurs, je te ferai ma confession tout entière, vieil enfroqué : j'ai aussi des projets de réforme. Les Français ont pris des femmes le goût des mauvais sujets, à condition que, vieux, ils se corrigent : je veux finir par là, car je suis las

de vices qui ne me vont plus. Je ferai le bien, si nos honnêtes gens de cour me le laissent faire. C'est quelque chose, vois-tu, pour un premier ministre, que n'avoir plus de préjugés : c'est la moitié de sa besogne toute faite.

LE DOMINICAIN.

Ah! votre grandeur est plus qu'au courant de ce côté.

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, vieux papelard; et fais-leur entendre à ces gens du Vatican, quand tu y retourneras de ma part, qu'il vaut mieux m'achalander à leur boutique que de m'en faire chercher une nouvelle.... Ce royaume-ci a bien mûri par la vieillesse d'un roi et l'enfance d'un autre!... Qu'ils n'oublient pas quel parti Henri VIII a tiré d'hommes d'église brouillés avec Rome. Je suis capable de tout, entends-tu?... On ne me croit que vicieux, et je laisse dire parce que je m'en fous; mais il n'y a pas de vices qui ne puissent servir à un homme d'état.

LE DOMINICAIN.

Oui, mais il en est qui gênent Rome dans son choix; et on ne m'a pas caché ...

L'ARCHEVEQUE.

J'entends : elle en veut qui la servent.... les hypocrites!... Du moins je n'ai pas ce défaut-là, tout prêtre que je suis.... Va, dis-leur que quand on a eu un Borgia pour maître, on peut bien avoir un Dubois pour collègue ou pour complice, comme ils voudront. Un Toulousin de ton ordre a été pape : je ne suis que de Brive-la-Gaillarde, et je m'en tiens au chapeau rouge... Mon père était apothicaire : qu'était celui de Sixte-Quint?... c'est trop d'honneur que je leur fais.

LE DOMINICAIN.

Oh! Rome la sainte est républicaine comme jadis Rome l'idolâtre : votre grandeur pourrait aspirer à la thiare, fût-elle née du valet de votre père.

L'ARCHEVEQUE.

C'est peut-être le cas; mais pour la papauté, je n'en ai que faire..... cardinal, cardinal, je le veux..... C'est à cette condition que le Conti a été élu pape grâce à notre influence: Tencin a dans ses mains le marché signé de lui, et à présent il a des scrupules!... Est-ce que j'en ai, moi, à revêtir leurs oripeaux? Quant aux gages qu'ils t'ont dit attendre encore de moi, que diable veulent-ils? Je leur ai obtenu l'adhésion de quarante évêques du royaume à la constitution; je me suis mis à dos les parlemens, les rigides, les impies, les rieurs: je ne ferai plus rien à crédit. Dis à ceux qui croient en Dieu, s'il y en a dans ce cas, qu'ils soient tranquilles, que je ne prendrai la barrette que pour un temps.... Quand la farce sera près de finir, j'abjurerai même la prêtrise pour mourir l'ame en repos. Fais-en autant quand ton heure viendra, mon révérend.

LE DOMINICAIN.

Près de mourir, Monseigneur, à quoi bon? ah! si je redevenais jeune, hélas! je ne dis pas..... Tenez, quand vous serez cardinal, il vous manquera encore d'être seulement enfant de chœur.

L'ARCHEVEQUE.

Tu as raison, mordieu! la dernière scène de la farce n'est pas la plus gaie : il faut tirer parti des premières, pour rire encore quand elle arrive... Voyons, tu vas retourner à Rome : tu donneras des pour-boire à tous ces gens-là : je te garnirai les poches ; mais ne va pas faire comme ce fripon d'évêque de Sisteron, mon autre digne émissaire, Laffiteau le jésuite, qui a gardé le meilleur pour lui. Je te dirai le reste à ton départ ; aujourd'hui nous avons assez parlé d'affaires : conte-moi autre chose..... A ton passage en Dauphiné, que disait-on de la peste de Marseille?

LE DOMINICAIN.

Il y a si long-temps qu'elle dure! On n'en parle plus.

L'ARCHEVEQUE.

C'est juste..... Et de moi..... que dit-on dans les provinces d'en bas? Les Gascons doivent être contens : encore un des leurs....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LA FILLON.

Elle entre par une porte dérobée.

LA FILLON.

Les Parisiens ne le sont guère.

L'ARCHEVEQUE.

Ah! c'est toi, vieille coquine.... Que viens-tu faire ici?

LA FILLON.

Monseigneur, je profite de mes petites entrées.... Bonjour, mon révérend.

L'ARCHEVEQUE.

Bon! tu connais Lurac?

LE DOMINICAIN.

Monseigneur, c'est une de mes pénitentes.

L'ARCHEVEQUE.

Allons donc, révérend, aie plus d'esprit de corps : tu es dominicain et tu fais le jésuite! N'es-tu pas honteux?

LA FILLON.

Il y aurait de quoi. Au diable les jésuites! ils n'aiment pas les femmes.

L'ARCHEVEQUE.

C'est selon... Mais qu'as-tu à me dire? voyons.

LA FILLON.

Monseigneur, aujourd'hui c'est un rapport extraordinaire.

L'ARCHEVEQUE.

Eh quoi! encore une conspiration, par hasard?

LA FILLON.

Ah! le Cellamare vous trotte toujours dans

l'esprit. C'est vrai que sans moi, il vous jouait un fier tour, à vous et au Régent, ou au Régent et à vous.

L'ARCHEVEQUE.

Pas tant de cérémonies, chienne, et parle vite.

LA FILLON.

On dit dans Paris que vous allez être cardinal.... Ah! ah!...

L'ARCHEVEQUE.

Ces foutus Parisiens savent toujours tout d'avance!

LA FILLON.

Comment, Monseigneur, vraiment! vous cardinal! ah! que j'en suis aise! Un cardinal pour pratique, quel honneur!

L'ARCHEVEQUE.

Tais-toi, glorieuse.... Mets-moi au fait.

LA FILLON.

Hier, le chevalier de Sécourt, mousquetaire

noir, est venu voir la hollandaise : elle l'a fait jaser, et il lui a dit que les compagnies rouges allaient supplier le roi de changer la couleur de leurs habits, pour ne pas porter celle que va revêtir votre grandeur, ou, comme il a dit, ce gueux fieffé de Dubois.... Pardon, Monseigneur.

L'ARCHEVEQUE.

Dis toujours.

LA FILLON.

M. Laville, conseiller aux enquêtes, janséniste enragé, a dit à la Fauchu que si le parlement pouvait faire pendre le Dubois, il le ferait rouer.

L'ARCHEVEQUE.

Roué! il y a long-temps que je le suis... Lurac, écris-moi ces noms-là : je leur ferai peur, les drôles!... Toi, continue.

LA FILLON.

Un petit poète dont je ne sais pas le nom,

n'étant pas un habitué, a laissé tomber de sa poche, chez la Ferrée, un papier où était écrit ces deux lignes :

Le Dubois cardinal !.... Il faut s'en réjouir :
C'est la première fois qu'on l'aura vu rougir.

L'ARCHEVEQUE.

Donne.... Eh! c'est l'écriture de ce petit rimeur qui me dédie une grande ode par mois!... Bon! je lui ferai payer son épigramme : puisqu'elle n'a que deux vers, ça vaut quelque chose... Est-ce tout?

LA FILLON.

L'intendant de Monseigneur a dit à la Joconde.....

L'ARCHEVEQUE.

Ah! celle-là, c'est une bonne fille : je la connais... Et toi, révérend?

LA FILLON.

Que Monseigneur était un ladre, un avare;

Qu'il avait plus de 600,000 livres de rente en bénéfices, abbayes, etc., sans compter le tour du bâton, et qu'il était plus vilain que s'il était à la portion congrue.

L'ARCHEVEQUE.

Que veut-il donc ce pendard? C'est bien à lui à parler de tour de bâton vraiment! Je lui ai donné pour étrennes tout ce qu'il m'a volé pendant l'année, et il n'est pas content!... Donne-moi ta liste.... Oh! oh! ma commère, vous avez bien des gens d'église parmi vos chalands!... Que disent-ils de moi, ceux-là?

LA FILLON.

Oh! Monseigneur, ceux-là ne parlent jamais... C'est seulement pour que votre grandeur soit au courant.

L'ARCHEVEQUE.

Ai-je raison, Lurac, de mépriser tout ce monde?... Voilà pour amuser le Régent ce ma-

tin... N'as-tu rien de piquant, La Fillon, pour notre chronique scandaleuse?

LA FILLON.

Il y a tant de choses qu'on les oublie... Mais votre grandeur a là un tas de paperasses.... Je crains de la détourner...

L'ARCHEVEQUE.

Bon!... Je vais me mettre au courant... (*Il prend les papiers et les jette au feu.*) Voilà une cheminée qui a expédié bien des affaires!...

LE DOMINICAIN.

Et un pays bien gouverné! si j'ose le dire, Monseigneur.

L'ARCHEVEQUE.

Il pourrait l'être plus mal, moine du diable!... Je n'aurais qu'à me mêler de tout: ce serait du beau, mordieu!

LE DOMINICAIN.

Et les plans de réforme de votre grandeur?

LA FILLON.

Une réforme!

L'ARCHEVEQUE.

Plus tard, plus tard...... Je gage que dans ces papiers il y avait au moins une douzaine de ces plans-là pour le royaume : tu vois comme je m'en sers. Le mien est dans ma tête... En attendant, ma commère, as-tu du fruit nouveau? je m'ennuie en diable, et je dors mal.

LA FILLON.

Non, Monseigneur : la concurrence me nuit.

L'ARCHEVEQUE.

Non? voilà la première fois, coquine, que tu me réponds cela : tu as bien de la conscience aujourd'hui.

LA FILLON.

Dame, Monseigneur, à présent que vous allez être cardinal...

L'ARCHEVEQUE.

Eh bien, vous n'avez qu'à vous faire dévotes, tes nonnes et toi....

LA FILLON.

Que croyez-vous donc, Monseigneur? qu'on ne l'est pas? N'avez-vous pas toujours vu chez moi une belle image de Notre-Dame?

L'ARCHEVEQUE.

Ah! sacredieu! la sainte Vierge y serait en personne, qu'il n'en serait ni plus ni moins.

LA FILLON.

Est-ce que je ne vais pas à confesse? qu'avez-vous à dire? pas autant, je crois bien.

L'ARCHEVEQUE.

Qu'ai-je besoin de me confesser, chienne? est-ce que je me cache, moi?..... Va-t'en, et fais bien la police..... tu m'entends : parle à tes coquines de la pension qu'a gagnée celle qui a éventé le Cellamare.

LA FILLON.

Eh! Monseigneur, on ne la paye pas.

L'ARCHEVEQUE.

Que veux-tu, ma chère? nous sommes si gênés!..... Ce diable de Law, nous nous en sentirons long-temps!.... Puis les gros morceaux aux catins titrées, aux mendians de cour..... Va, ma fille; agis pour l'honneur, et reçois ma bénédiction.

LA FILLON.

Ah! Monseigneur, je vous la rends.

SCÈNE III.

Les précédens, UN HUISSIER; puis LE RÉGENT.

L'HUISSIER, annonçant.

Son Altesse Royale M. le Régent, Monseigneur.

L'ARCHEVEQUE, se levant.

Bon! il va rire.

LE REGENT.

Ah! ah! l'abbé... Le voilà en bonne compagnie... Et toi aussi, l'abbesse... Reste, reste... il y a long-temps que je ne t'ai rendu visite, mais tu es une femme utile, et je ne t'oublie

pas... Tu ne dis rien?... Est-ce que tu as perdu ton franc-parler?

LA FILLON.

Non, Monseigneur; vous allez voir : dites à vos marquises, puisque vous vous intéressez à moi, qu'elles me ruinent, sans compter l'une de vos filles...

L'ARCHEVEQUE.

Eh bien!... coquine!

LE REGENT.

Laisse-la dire : les princes doivent encourager la sincérité quand ils la rencontrent..... L'une de mes filles, dis-tu?... laquelle? est-ce la Berri?

LA FILLON.

Si vous le permettez, Monseigneur.

LE REGENT.

Bon! je lui dirai cela pour lui apprendre à me rudoyer comme elle fait.... Quel est ce père?

L'ARCHEVEQUE.

Un homme tout au service de Votre Altesse Royale.

LE REGENT.

Au tien, veux-tu dire?... Révérend, vous êtes bien vieux pour fréquenter ce pendard de Dubois..... Restez, restez : j'aime assez les gens de votre ordre, dans les pays où il n'y a pas d'inquisition..... Voyons, vous autres, amusez-moi, si vous pouvez..... Je suis venu chez toi, l'abbé, pour me tirer un peu des affaires.... J'ai beau ne pas me gêner avec elles : elles me gênent furieusement. Si j'avais su ce que c'était, du diable si j'aurais fait casser le testament de mon honoré grand-oncle.

L'ARCHEVEQUE.

Votre Altesse Royale n'a qu'à tout rendre aux légitimés. La duchesse du Maine n'est pas plus loin que Sceaux.

LE REGENT.

Non pas, coquin, non pas!.... Malgré tes soins, honnête précepteur, il me reste quelque chose à quoi le plaisir ne suffit pas, et un peu de conscience pour ce pauvre royaume de France. Dieu sait entre quelles mains il l'a placé!...Mais non pas les pires encore...Laissons cela, et faites-moi rire, vous dis-je, vous qui êtes gens à rire de tout.

L'ARCHEVEQUE.

Ah! Monseigneur, quelle tâche *que celle d'amuser ce qui n'est plus amusable!* comme disait la vieille catin Maintenon de votre triste grand-oncle.

LE REGENT.

Successeur de Fénélon, respectez au moins les morts.

L'ARCHEVEQUE.

Bah! successeur de Fénélon ou de Scarron... Que vous en semble, Monseigneur?

LE REGENT.

Ce diable de Scarron ! Il riait toujours, lui, pauvre et cul-de-jatte comme il était.... Te souviens-tu, l'abbé, que tu me faisais apprendre ses vers au lieu de ceux du doucereux Racine? Te rappelles-tu son imprécation contre celui qui lui avait pris son Juvénal?.... Nos beaux esprits sont graves maintenant, et n'écrivent plus dans ce goût :

S'il était au fond d'un canal
Le larron de mon Juvénal,
Jusqu'à tant que je l'en tirasse,
Je ne crois pas que j'en pleurasse.
Il est bien lâche le larron,
De voler le pauvre Scarron !
Eût-il au bout du nez un froncle !...
Et que dira monsieur mon oncle
A qui le livre appartenait?

Et que dirait monsieur mon oncle, à qui la

France appartenait, s'il voyait que maintenant l'état c'est nous, l'abbé?

L'ARCHEVEQUE.

Pardieu! Monseigneur, il n'en est pas plus mal. Puisque vous citez vos auteurs, voyez par Despréaux si les créanciers de l'état étaient mieux payés dans ce temps que dans celui de Law:

Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

Ce n'était qu'une plaisanterie pour le prince comme pour le poète.

LE REGENT.

A la bonne heure, coquin; mais Louis XIV savait faire respecter son autorité : les parlemens, le clergé ne s'avisaient pas de le tancer comme moi.

L'ARCHEVEQUE.

Ah! sacredieu! le parlement a bien respecté

sa mémoire, et le clergé a bien guidé sa conscience et sa politique!... Nous, du moins, nous ne révoquons pas l'édit de Nantes; nous n'ordonnons pas de dragonnades... Qu'a fait de pis Néron, mon docte élève?... si ce n'est que c'est de l'histoire moderne, et qu'on ne l'apprend pas dans les colléges... Je pousserais plus loin le parallèle, si je ne craignais pas de vous ennuyer.

LE REGENT.

Ah! pardieu! l'abbé, si tu peux me prouver que nous valons mieux, ce sera un tour de force qui me divertira. Songe donc que Louis XIV avait été presque aussi mal élevé que moi.

L'ARCHEVÊQUE.

De quoi diable vous plaignez-vous? De tous les Bourbons vous êtes le seul où l'on retrouve du Henri IV; et encore vous n'êtes pas gascon comme lui..... Aucun prince a-t-il été élevé sans préjugés ainsi que vous?

LE REGENT.

C'est bon, c'est bon... Parlons d'autre chose... Dis-moi, La Fillon : as-tu des nouvelles?.... Mais au moine d'abord la parole.... Voyons.

LE DOMINICAIN.

Monseigneur, j'arrive de Rome.

LE RÉGENT.

Ah! pardieu! je n'en entends que trop parler : la bulle, les évêques, le diable!... Le pape a-t-il une maîtresse?

LE DOMINICAIN.

Monseigneur....

LE REGENT.

Deux, peut-être; mais il a des indulgences sous la main pour pis que cela... Il faudra que je lui en demande... Êtes-vous casuiste, révérend?

LE DOMINICAIN.

Nous laissons cela aux Jésuites, Monseigneur.

LE REGENT.

Bon ! vous en savez tous aussi long qu'eux; seulement ils en disent davantage... Un père qui aimerait sa fille... pouvez-vous arranger cela ?

LE DOMINICAIN.

Un père aimer sa fille ? C'est dans l'ordre.

LE REGENT.

Ah! oui, oui, l'amour paternel... Dis donc, l'abbé, à propos d'amour, ne me suis-je pas avisé d'en faire avec la du Deffand, une femme d'esprit !... Quelle sottise !... J'en suis las... Où diable trouver une femme qui me convienne?... J'en ai de toutes les façons...

LA FILLON.

Eh ! Monseigneur, n'en ayez plus : prenez des mœurs.

LE REGENT.

L'abbé, voilà une prêcheuse qui va sur tes brisées.... Des mœurs? je serais le seul du royaume.

L'ARCHEVEQUE.

Le fait est qu'il ne s'en trouve guère à présent. On dit que c'est notre faute, comme si Louis XIV n'avait pas déjà tout fait...Vous rappelez-vous, Monseigneur, la correspondance historique de *Madame*, votre mère, honnête femme d'ailleurs?...Mais elle en contait de belles à sa famille sur ce qu'elle voyait!... De notre temps du moins on ne s'accuse plus d'empoisonnement, comme on faisait alors.... Vous savez bien, Monseigneur....

LE REGENT.

Tais-toi, coquin!

L'ARCHEVEQUE.

Voyez le Villeroi : les traditions du temps lui sont si bien présentes, qu'il a toujours l'air de craindre pour votre pupille.

LE REGENT.

Ce vieil insolent l'empoisonne d'esprit, lui:

« Tout ce peuple est à vous, mon maître, » lui disait-il, l'autre jour, au balcon du château... Pauvre peuple !

L'ARCHEVEQUE.

Oui ; et je crois que Louis XV pourra bien nous faire regretter.

LE REGENT.

Silence, drôle!... Voyons, la Fillon, à ton tour.

LA FILLON.

Justement, Monseigneur, j'ai une petite histoire sur cette marquise du Deffand dont vous parliez tout à l'heure.

LE REGENT.

Que me fait cela ? Dis-moi autre chose.

L'ARCHEVEQUE.

Monseigneur, je vous donne en mille à deviner le rapport qu'elle m'a fait.

LE REGENT.

Quoi donc ?

L'ARCHEVEQUE.

C'est elle, la Fillon, qui m'apprend que je vais être cardinal.

LE REGENT.

Ah! ah! ah! ah!... Voilà qui commence à être plaisant!... Est-ce qu'elle dit aussi la bonne aventure?... Toi cardinal!... La bonne aventure, vraiment, la bonne aventure!.... Où diable as-tu pris celle-là, vieille sorcière?

LA FILLON.

Dame, Monseigneur, on en parle dans Paris. Je ne devine pas, moi, j'écoute.... Je vous garantis la nouvelle.

LE REGENT.

Garantirais-tu aussi la chose?... Ah! ah! ah! ah!...

L'ARCHEVEQUE.

Si votre Altesse Royale le veut; c'est chose facile.

LE REGENT.

Soit; mais ce n'est pas chose faisable.... Al-

lons, Dubois, emprunte à quelqu'un un peu de conscience pour un moment, et tu verras...

L'ARCHEVEQUE.

Eh! à qui diable en emprunter, Monseigneur? Il s'en vend beaucoup, mais on n'en prête pas; et votre Altesse Royale elle-même n'en trouverait pas au besoin.

LE REGENT.

Dubois cardinal!... C'est à faire révolter le royaume.

L'ARCHEVEQUE.

Pardieu! Monseigneur, je suis bien archevêque, ministre.... vous êtes bien Régent; et je n'y ai pas nui.

LE REGENT.

C'est vrai; mais songes-y donc : détesté comme tu l'es, toi!....

L'ARCHEVEQUE.

Qu'est-ce que cela prouve? on vous adore bien vous, Monseigneur.

LE REGENT.

Coquin ! tes flatteries sont d'une insolence !...

L'ARCHEVEQUE.

Est-ce qu'avant-hier encore, deux ou trois de ces imbéciles de Paris n'ont pas été étouffés à la porte de l'Opéra parce que vous deviez y aller?... Il est vrai que votre protégé Law n'a pas laissé à tous de quoi payer une place au parterre; sans cela....

LE REGENT.

Finiras-tu, vieux renégat?... Je dis détesté : c'est méprisé qu'il faudrait dire.

L'ARCHEVEQUE.

Ah! mordieu ! je le leur rends bien !... Et vous savez aussi bien que moi qui l'on peut estimer en ce monde.... On me punit d'être capable de tout pour votre service.

LE REGENT.

Oui, même d'être cardinal... Mais je ne veux

pas mettre ce péché sur ta conscience ni sur la mienne... Laisse-là cette folie. Si c'était la thiare, je ne dis pas non : cela en vaudrait la peine; mais un coquin de plus ou de moins dans le conclave, voyez un peu quelle merveille!

L'ARCHEVEQUE.

Raison de plus : nous ne sommes plus au temps des miracles... Mais la Fillon a raison : je gage avec elle, et contre vous, que je serai cardinal avant qu'il soit peu.

LE REGENT.

Il est vrai que notre grand-oncle pensa faire donner le chapeau à l'archevêque de Paris, du Harlay, qui ne valait pas mieux que toi, qui vécut comme un payen....

L'ARCHEVEQUE.

Oui, et fut trouvé mort dans le lit de la Lesdiguières; si bien qu'il n'y avait que sa vie et sa mort qui gênassent son panégyriste.... Moi je

mourrai dans mon lit, je vous en réponds.

LE REGENT.

Ce n'est pas bien sûr, l'abbé.... Mais pardieu ! te faire cardinal, toi qui ne sais pas ton *Pater*!

L'ARCHEVEQUE.

Eh! mordieu! si je l'étais, qu'aurais-je encore à demander à Dieu?.... Je sais du moins le *fiat voluntas tua*, Monseigneur : je vous donne beaucoup moins de conseils que vous ne me donnez d'ordres. Les peuples ont la manie d'excuser les princes, mais l'histoire sera peut-être moins dupe.

LE REGENT.

Oui, oui : *a re malvaggio consiglier peggiore...* Compte sur l'histoire pour refaire taré-putation!... Tu ferais naître un Tacite.

L'ARCHEVEQUE.

Après moi peu m'importe; et moi vivant,

peu m'importe encore; à moins d'une fantaisie de lettre de cachet, quand j'aurais mal digéré.

LE REGENT.

Comment, coquin! abuserais-tu pour si peu de chose de notre autorité?... Prends garde, l'abbé : la Bastille est comme le cimetière pour les médecins : elle s'ouvre pour ceux qui lui envoient les autres.

L'ARCHEVEQUE.

Ainsi, Monseigneur, vous n'y enverrez personne, moi surtout que vous ne remplaceriez pas, et qui vous suis encore plus nécessaire qu'utile.

LE REGENT.

C'est bon, c'est bon... Contente-toi de ce que j'ai fait pour toi: c'est assez pour ta fortune, et trop pour ma gloire, autre catin que j'aime aussi, tout en la négligeant.... Qu'en dis-tu, la Fillon? n'en as-tu aucune à m'envoyer, honnête entremetteuse?

LA FILLON.

Moi, Monseigneur? je ne m'en mêlerais pas: je craindrais d'aller encore sur les brisées de l'archevêque.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Monseigneur, si c'est le bon plaisir de votre Altesse Royale...

LE REGENT.

Qu'est-ce? (*A l'archevêque.*) Laisse-le dire.

L'HUISSIER

Monseigneur, voici plus d'un quart-d'heure qu'un vieux curé de campagne demande obstinément à être introduit près de sa Grandeur, et sans délai.

L'ARCHEVEQUE.

Qu'il aille au diable, et toi aussi!... Oses-tu bien?....

LE REGENT.

Tout beau, l'abbé, tout beau! ne tranche point du grand seigneur quand je suis là.... Que veut-il, ce bonhomme?

L'HUISSIER.

Monseigneur, il prétend avoir une communication de la plus haute importance à faire à sa Grandeur; et malgré les refus des gardes et des laquais, il persiste à demander audience sur-le-champ, disant qu'il a fait plus de cent lieues, malgré son âge et la saison, exprès pour avoir cette audience; que ses paroissiens l'attendent... et beaucoup d'autres choses.... enfin, on n'a pu l'éloigner.

LE REGENT.

Diable! il est peut-être important de l'entendre : l'état n'est jamais bien informé que par ceux qui ne s'en mêlent point d'ordinaire... Qu'on fasse entrer le curé de campagne.

(L'huissier sort.)

L'ARCHEVEQUE.

Comment! Monseigneur, vous voulez!...

LE REGENT.

Oui, je veux. Ces gens d'église ont bien des moyens d'être mieux au fait que nous; et quand les uns intriguent comme aujourd'hui, les autres peuvent vous apporter d'utiles avis. D'ailleurs, je suis bien aise de voir comment tu donnes audience, l'abbé, et aussi de voir un visage honnête après les vôtres... Souviens-toi que je garde l'incognito, et....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE CURÉ D'AUVERGNE *introduit par l'Huissier.*

LE CURE, à l'Huissier.

Fort bien, monsieur le bedeau, fort bien... Mais on n'entre pas ici comme à l'église, selon mon pauvre jugement.

LE REGENT, à part.

Quelle bonne et vénérable figure! (*A la Fillon.*) Va-t-en! (*la Fillon sort.*) Et vous (*au Dominicain*), restez, Révérend : il fera moins attention à moi.

LE CURÉ, à l'Archevêque.

Monseigneur, je vous demande humblement votre sainte bénédiction.

L'ARCHEVÊQUE.

La v'là..... Que voulez-vous?

LE CURÉ.

Monseigneur, je viens de bien loin pour vous dire, si je l'ose...

LE RÉGENT, bas à l'Archevêque.

Je te défends de jurer, brutal!

L'ARCHEVÊQUE, bas au Régent.

Ah! votre Altesse veut du style d'homélie : eh bien, mordieu! nous allons la divertir en passant. (*Au Curé.*) Soyez le bienvenu, mon fils, mon cher fils... Malgré vos cheveux blancs et cet air vénérable, nous aimons à vous donner ce nom.... Parlez sans crainte : je ne suis

comme vous qu'un serviteur indigne de l'Église.

LE CURÉ.

Ah! Monseigneur, vous avez trop de bonté; et j'étais bien sûr que vous ne ressembliez guère à vos laquais... Il vaut mieux, dit-on, avoir affaire à Dieu qu'à ses saints; et quoiqu'il nous soit prescrit de pardonner toute offense, je prie votre Grandeur de faire laver un peu la tête, sauf le respect que je lui dois, à un grand vilain nègre qui ne m'a pas traité si paternellement qu'elle.

LE REGENT, bas à l'Archevêque.

Fais-le donc asseoir.

L'ARCHEVÊQUE, bas au Régent.

Tout à l'heure, s'il vous plaît. (*Au Curé.*) Nous l'excommunierons, mon frère, nous l'excommunierons..... Mais dites-nous quel sujet vous a fait entreprendre un si long voyage pour venir nous voir.

LE CURÉ, bas à l'Archevêque.

Plaise à votre Grandeur..... je voudrais lui parler en secret...Voilà deux figures qui ne me reviennent guère, celle du moine surtout : je n'aime point ces réguliers : *Regulares secularibus pejores*, *Christianorum pessimi.* Ainsi disait le pape Clément VII.

L'ARCHEVÊQUE, bas au Régent.

Sur votre simple physionomie, il désire que votre Altesse s'en aille, et Lurac aussi.

LE REGENT, bas.

Je veux rester : arrange-toi... Que le moine parte.

L'ARCHEVÊQUE, bas au Curé.

Mon fils, nous renverrons seulement le régulier : l'autre ne l'est pas du tout, je vous assure.

LE CURÉ, bas.

Prenez garde, Monseigneur : je ne voudrais pas que le Régent lui-même sût l'affaire.

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Que diable veut dire cette vieille bête? (*A Lurac.*) Retirez-vous, Révérend.

LE DOMINICAIN, à part.

Je reste derrière le paravent: il est bon de savoir un peu de tout. (*Il se retire.*)

L'ARCHEVÊQUE.

Maintenant, mon fils, expliquez-vous: je vous écoute.

LE CURE.

Votre Grandeur saura donc qu'il s'est commis un crime horrible, un sacrilége épouvantable dans ma paroisse.

L'ARCHEVÊQUE, vivement.

N'êtes-vous pas curé en Auvergne? (*Bas.*) curé de...

LE CURE.

Justement, Monseigneur.... Eh quoi! votre Grandeur sait le nom de mon village?

L'ARCHEVÊQUE, bas.

Oui, mais si tu dis un mot, entends-tu, vieux tonsuré? je te fais brûler comme un hérétique.

LE CURE.

Plaît-il, Monseigneur?

LE REGENT, bas à l'Archevêque.

Si tu l'empêches de parler, c'est moi qui l'interrogerai... Crois-moi, ne me fais pas mettre en colère, Dubois... Il y a ici quelque chose que je veux savoir.

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Maudit imbécile! Comment sortir d'embarras?..... Bah! que m'importe, après tout? Tâchons d'en rire, et surtout que le prince en rie. *(Haut.)* Continuez, mon frère, continuez.

LE CURE, à part.

Sa Grandeur a des façons bien surprenantes!.... Le grand nègre... *(Haut.)* Si bien donc, Monseigneur, qu'il y a trois semaines envi-

ron, un samedi, après l'Angelus, j'étais assis comme me voilà... plaise à votre Grandeur... (*il s'assied entre le Régent et l'Archevêque*), et j'allais souper tranquillement, quand tout à coup... Pan! pan! pan!... (*il frappe sur l'épaule du Régent*) on frappe à la porte.

LE REGENT.

Comment! si fort que cela?

LE CURE.

Oh! beaucoup plus fort (*le Régent se recule*), car, vieux comme je suis, la main me tremble un peu..... Bref, Monseigneur...

L'ARCHEVÊQUE.

Ne vous gênez pas, mon fils : je ne suis pas pressé du tout d'en venir au dénoûment; nous avons du temps de reste.

LE CURE.

Oui, Monseigneur, nous avons le temps jusqu'à l'office; mais j'ai vu une foule de gens qui

attendent dans votre antichambre, et le grand nègre... Ainsi, Monseigneur, bref, comme je l'ai déjà dit, on frappe à la porte: « Qui va là? » crie ma gouvernante; et Mathusalem de crier plus haut qu'elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'est-ce que Mathusalem, bon frère?

LE CURE.

C'est mon chien de chasse, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Un fort joli nom, vraiment!

LE CURE.

Pas mal, Monseigneur, pas mal; un nom historique...La bête n'est pas laide non plus, et j'aurais pu l'emmener sans honte avec moi, n'était qu'elle boite tout bas, la maligne, quand on la sort seulement de la chambre.

LE REGENT.

Ah! qu'il est amusant!

LE CURE.

Qui ça? Mathusalem? Il n'en dirait pas autant de tout le monde, Monsieur, et... (*Bas à l'Archevêque*) Monseigneur, encore une fois, la figure du quidam ne me revient pas du tout.

L'ARCHEVÊQUE, bas.

On dit pourtant qu'il ressemble au roi Henri IV.

LE CURE, bas.

Oui, peut-être, quand il était encore huguenot. D'ailleurs, on pourrait... qui sait?... se ressembler de plus loin; car le bon roi, entre nous, a planté des gascons dans tous les coins..... Oh! pardon, Monseigneur, pardon! Un vieux curé, vous savez, Monseigneur, ça ne tire plus à conséquence: *Verba et voces prætereaque nihil.*

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, oui : les jeunes font pis souvent.

LE CURE.

Ah! Monseigneur, c'est du plus loin qu'il m'en souvienne... Enfin la porte s'ouvre, et que vois-je?... plaise à votre Grandeur..... une brave femme si fatiguée, que, dès en entrant, elle court à la chaise qu'occupait Mathusalem, la secoue, le jette par terre, et s'assied à sa place sans dire gare ni seulement pardon.

LE REGENT.

Et qu'en a dit Mathusalem?

LE CURÉ.

Ah! voilà une bonne question!... Prenez-vous ce que je dis pour un conte, Monsieur? Je ne suis qu'Auvergnat, entendez-vous, et n'ai jamais descendu plus bas que Brive-la-Gaillarde. (*Bas à l'archevêque.*)

Chienne de ville, il est vrai, Monseigneur, entre nous soit dit, et où il suffit d'entrer pour mentir sa vie durant.

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, mon fils, et encore après.

LE CURÉ.

C'est possible.... Emerveillé, comme vous pensez bien, d'un début si particulier, je restais coi devant mon souper... Mais remplissant mon verre, la brave femme le vida d'un trait, la tête renversée; puis elle commença... c'est-à-dire elle recommença, et enfin : « Me reconnaissez-vous, monsieur le curé? » me dit-elle. « Toinon, » répondis-je... C'est ma gouvernante, monseigneur... « Donne-moi mes lunettes... » Et l'ayant envisagée avec soin, je lui dis : « Non, ma fille. » — « C'est vous pourtant qui m'avez épousée, » reprit-elle.... mariée, voulait-elle dire, comme vous pensez bien... « et si vous ne vous

en souvenez pas, moi je ne m'en souviens que trop, quoiqu'il y ait long-temps : mon pendard de mari... « Pardon, Monseigneur... « l'a oublié comme vous, et je viens exprès de bien loin pour avoir une copie de mon acte de mariage, afin de lui rendre la mémoire. » Sur ce, quoiqu'il fût tard et que j'eusse faim, je me mis à chercher incontinent dans mon registre.... Ah! Monseigneur, c'est ici qu'il faut du courage pour continuer!.... Je tourne, je retourne, j'essuie mes lunettes, mais foin! pas plus d'acte que si j'eusse cherché celui d'Abraham et d'Agar!

L'ARCHEVÊQUE.

C'est que cette femme mentait.

LE CURÉ.

Plût à Dieu, Monseigneur!... mais votre Grandeur pourra-t-elle croire une pareille profanation!..On avait déchiré, déchiré très-proprement le feuillet 25 de mon registre, celui où l'acte

devait être inscrit suivant l'ordre des dates.

LE REGENT.

Et quel est le coquin effronté qui a osé faire un pareil coup?... Si je le savais!... Continuez, je vous prie, mon père.

LE CURÉ.

Et moi aussi, si je le savais!... Le misérable!... J'en sais quelque chose pourtant.

L'ARCHEVÊQUE.

Comment?... c'est peut-être votre étourdi de Mathusalem, mon cher fils..... ou bien votre registre était mal numéroté.

LE CURE.

Ah! Monseigneur, la pauvre bête... Ce feuillet 25, je le vois encore, un des mieux écrits... Imaginez, Monseigneur, qu'au *verso* du 24e. commence un acte de décès, et qu'à la première ligne du *recto* du 26e. finit un acte de

mariage; de telle sorte, qu'en lisant de suite on trouve: « Décédé le 31..... février; marié le même jour. » Jamais mois de février n'a eu 31 jours, c'est évident.

L'ARCHEVÊQUE

En effet, la date n'est pas certaine.

LE REGENT, bas.

Il n'y a pas lieu de plaisanter, entends-tu?... Laisse-le achever.

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Je ne puis m'en tirer qu'en l'empêchant de prendre la chose trop au sérieux, si la bombe éclate.

LE CURÉ.

D'ailleurs, le 25e feuillet, je l'avais encore vu la veille, attendu que je ne sais qui, se disant chargé d'inspecter la tenue des registres du diocèse, était venu au presbytère; et comme les miens sont en règle, je n'avais pas été fâché de les montrer : or, notre homme avait long-

temps regardé ce pauvre feuillet 25 si bien écrit : il portait plus de huit actes, tous détruits à présent, au grand dommage des intéressés.... N'est-ce point une chose horrible, et qui mérite la potence, Monseigneur?

LE REGENT.

Au moins la potence!... Huit familles privées de leurs titres les plus importans, Dieu sait dans quel but!.... Il faut tirer ceci au clair.... Continuez.

LE CURE, bas à l'archevêque.

L'homme a du bon, Monseigneur, et commence à me revenir...Quel est-il, s'il vous plaît?

L'ARCHEVÊQUE, bas.

C'est un régent... Maître Philippe.

LE CURE, bas

Oh! oh! un membre de l'université de Paris, un savant? C'est bon à savoir.... Si bien donc, Monseigneur, que j'ai certaines raisons de

croire que ce soit-disant inspecteur de registres est celui qui a fait le coup, comme vous dites, et de plus que j'ai la main dessus : *Teneo lupum auribus.*

L'ARCHEVÊQUE, bas.

Comment! vieux coquin, tu sais qui?

LE CURE.

Que dit votre Grandeur? (*Bas au régent.*) Monseigneur est bien fantasque! docteur Philippe : il me bourre de temps à autre, tout comme ce grand..... Mais vous savez le proverbe : *Quid facient Domini, audent cùm talia fures!*

LE REGENT, bas.

Dites toujours : Je vous soutiendrai.

LE CURE.

Oui, Monseigneur : on peut, je crois, découvrir mon pendard.... Toinon, qui ramasse tout, avait trouvé Mathusalem jouant avec un

chiffon de lettre dans la chambre où le drôle avait couché.... car je l'ai hébergé, ce double fripon..... Et sur ce chiffon j'ai pu lire encore : *Si Breteuil réussit, sa fortune est faite.* Comprenez-vous, Monseigneur?... Or ce Breteuil, votre Grandeur saura bien le trouver.

LE REGENT.

Breteuil, dites-vous?... qu'est ceci?

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Breteuil aussi bête que toi, foutu Auvergnat!

LE CURE.

Le voici ce bout de lettre... J'aimerais bien mieux un bout seulement de mon feuillet 25.

LE REGENT.

Donnez, bon père. (*Bas à Dubois.*) Ton écriture, coquin!.... Qu'est-ce encore que ce mystère d'iniquité?

L'ARCHEVEQUE, bas.

Laissez-le dire, Monseigneur : vous allez en apprendre de belles! puisque vous le voulez absolument.

LE CURÉ.

Or donc, quand la brave femme sut ce qui en était, quels cris, bon Dieu! et quelle fureur!... « Je suis perdue! » par ci, « je suis ruinée! » par là!.. « mon scélérat de mari »... c'est elle qui parle, Monseigneur... « m'a fait une pension qu'il ne me paie pas... je n'avais que ce moyen de lui faire peur... » Et cent autres choses de cette force... Vous savez, maître Philippe : *notumque furens quid femina possit*... Puis des reproches, à moi, sur ma négligence.... Mathusalem en aboyait... Enfin, j'étais dans mon tort, Monseigneur, et je lui promis, comme vous pensez bien, de faire tout ce qu'elle voudrait pour la tirer de peine... Que croyez-vous qu'elle a voulu? Que je vinsse avec elle à Paris pour dire son fait au pendard de mari (prétendant qu'il la

ferait enfermer si un témoin ne lui faisait peur); pour attester la chose devant qui de besoin, et réclamer notamment auprès de votre Grandeur, en sa qualité de ministre de l'église et du roi.... Enfin, Monseigneur, une idée de femme, et vous savez ce que c'est.... Il y avait plus de ma faute en tout ceci qu'elle ne le savait.... Bref, je me décidai; et après avoir fait mon testament, recommandé mes paroissiens à la grâce de Dieu et au vicaire, embrassé Toinon. ..

L'ARCHEVEQUE, bas au régent.

Et Mathusalem.

LE CURÉ.

Je m'embarquai pour Paris avec la brave femme.

L'ARCHEVEQUE, à part.

Si je l'avais su!...

LE CURÉ.

J'y arrivai après quinze jours d'un rude voyage; et en arrivant, j'ai appris que pour

voir votre Grandeur, il fallait encore pousser jusqu'à Versailles... où il n'a pas tenu au grand-nègre...

LE REGENT.

Pourquoi ne pas avoir été directement au Régent? L'affaire est grave, et le prince n'est pas d'humeur...

LE CURÉ.

Bon! le Régent!... A d'autres!

L'ARCHEVEQUE, bas au régent.

A votre tour, Monseigneur.

LE REGENT.

Eh bien?

LE CURÉ.

Tenez, maître Philippe, je ne veux pas flatter Monseigneur; mais le nom d'archevêque de Cambrai est vénéré dans l'église depuis M. de Salignac de Fénélon, presque notre compatriote; et ce m'a paru d'un bon augure pour ce qui est de sa Grandeur; mais le Régent....

L'ARCHEVEQUE.

Dites, mon cher fils; parlez à cœur ouvert.

LE REGENT.

Oui, oui; parlez franchement.

LE CURÉ.

Eh bien, si c'était le roi, je n'en dirais rien; Dieu m'en garde! Mais un régent, maître Philippe, vous savez, les écoliers ne s'en gênent pas..... Je suis donc comme le Grec Démosthènes : je n'aime pas le Philippe, docteur, et pour n'en dire mon avis qu'en latin : *Malè olet*, *malè olet*, vous dis-je.

L'ARCHEVEQUE.

Traduisez, bon frère : le docteur a un peu oublié son latin en l'apprenant aux autres.

LE CURÉ.

Bon! Monseigneur veut rire.

LE REGENT.

Non, mon père : j'ai eu un précepteur si ignare!...

LE CURÉ.

Je veux dire qu'en Auvergne le Régent ne flaire pas comme baume, entre nous; et nos paysans, qui se connaissent en bons maîtres, ne prient jamais pour lui, pas seulement un *amen*, si ce n'est quand quelqu'un l'envoie..... l'envoie *ad patres*..... Maître Philippe, vous comprenez bien celui-là?

LE REGENT.

Oui, mon père; et vous m'en dites long : *Vox populi, vox Dei.*

LE CURÉ.

A la bonne heure! vous vous dérouillez....Or donc, comme je le disais à votre Grandeur, je ne me soucie pas que le Régent sache mon affaire : il aime à rire aux dépens du clergé, et il se moquerait de moi tout comme d'un autre.

L'ARCHEVEQUE.

Vous êtes d'humeur à le lui rendre, bon frère.

LE CURE.

Ma foi! Monseigneur, je ne le crains pas, lui ni son abbé Dubois, comme vous pensez bien.

L'ARCHEVEQUE.

Nom de Dieu! ne parlez pas de celui-là.

LE REGENT, bas à l'Archevêque.

A ton tour, l'abbé.

LE CURE.

Au nom de Dieu, dites-vous, Monseigneur?... C'est juste, car cet homme-là ne devrait jamais être cité par un prêtre... Où est-il à présent, ce coquin-là?... Dans notre coin d'Auvergne, on a bien parlé dans le temps de ses méfaits comme ailleurs, mais on ne nous a pas dit quelle fin il avait faite, ni quand il a été pendu. ...

LE REGENT.

Pendu! il est archevêque, mon père.

LE CURE.

Bone Deus! Est-il *in partibus* au moins?.... Et moi qui ne suis que curé de village!.... Avais-je tort sur le Régent?

LE REGENT.

Peut-être: Dubois est archevêque seulement pour l'exemple... Le Régent a encore du bon; et s'il savait votre affaire.... Achevez.

LE CURE.

Ma vieille tête a un peu brouillé tous les détails, mais la brave femme est là à m'attendre dans la voiture qui nous a conduits ici: elle désirait bien parler à Monseigneur, et s'il consent...

L'ARCHEVEQUE.

Au diable ta brave femme et toi! j'ai bien besoin!...

LE REGENT, bas à l'Archevêque.

J'entends qu'elle vienne, et à l'instant. Je soupçonne dans tout ceci quelque gentillesse de ta façon : je veux t'en punir ou m'en amuser.... Prends garde.

LE CURE, bas au Régent.

Docteur, la bourrasque est-elle passée?

LE REGENT, bas au Curé.

Oui : ne craignez rien, et tenez bon.

LE CURE, bas au Régent.

Savez-vous que tous ces chaos-là ne me délassent guère de mon voyage?... Je ferais volontiers comme Alcibiade.

LE REGENT, bas au curé.

Comment?

LE CURE, bas au Régent.

Oui : vous savez qu'il fit couper la queue à sa chienne pour qu'on le laissât en repos : moi, je donnerais bien celle de Mathusalem pour y être aussi.

LE REGENT, bas au curé.

Laissez donc : nous la sauverons, et vous n'en serez que mieux, mon père, je vous le promets.

LE CURE, bas au Régent.

Allons, décidément, vous valez mieux que je ne pensais..... Et vraiment, vous avez tout le nez d'Henri IV, un grand nez qui n'en finit pas.

L'ARCHEVEQUE, à part et après avoir réfléchi.

Oui, l'idée est bonne..... La crise approche et je ne puis l'éviter : tâchons qu'elle trouve le Philippe en belle humeur. (*Haut.*) Mon cher fils, je vous ai écouté patiemment...

LE CURE, bas au Régent.

Quelle patience, mon bon docteur!

L'ARCHEVEQUE.

Et, Dieu merci! vous avez parlé assez au long...

LE CURÉ, bas au Régent.

Trouvez-vous?

L'ARCHEVEQUE.

Mais vous n'avez pas tout dit sur l'histoire du registre.

LE CURE.

Plaît-il, Monseigneur?

L'ARCHEVEQUE.

Oui, oui, bon frère: vous savez bien ce dont il s'agit.

LE CURE.

Monseigneur, en vérité...

L'ARCHEVEQUE.

Pensez-vous que pour être instruits sur cette affaire, il fût besoin que vous vinssiez d'Auvergne nous la dire?

LE CURE.

Comment! Monseigneur, c'est mal à propos que j'ai fait tout ce chemin?

L'ARCHEVEQUE:

Nous savons tout, coupable curé!... et je vais vous aider un peu la mémoire.

LE REGENT, à part.

Que diable veut-il dire?

LE CURE.

Que Dieu ait pitié de moi, Monseigneur, et votre Grandeur aussi!... Une réticence n'est pas un mensonge, j'espère.

L'ARCHEVEQUE.

Ce n'est pas la réticence que je vous reproche, curé faible à la tentation, mais bien...

LE CURE.

Ah! Monseigneur, entendez-moi en confession, seul à seul, puisqu'enfin il s'agit d'un péché et d'un gros.

L'ARCHEVEQUE.

Non pas, s'il vous plaît, non pas : je parle-

rai pour vous, et vous verrez si nous savons les choses..... Attendez.

(Il cherche dans un tiroir.)

LE CURE, bas au Régent.

A la bonne heure, mais pourquoi les dire?... Il n'y a que Toinon qui a pu me vendre, ou bien ce coquin qui m'a déchiré mon feuillet 25.

LE REGENT, bas au curé.

De quoi s'agit-il? contez-moi cela.

LE CURE, bas au Régent.

Eh! pardienne! c'est bien assez que je l'entende conter!... Encore s'il parlait latin, puisque vous êtes rouillé, docteur.

LE REGENT, bas au curé.

Allez, allez, je suis bonhomme; et si vous avez fait quelque sottise, j'en ai des miennes à vous dire qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête.

LE CURE, bas au Régent.

Honnête docteur! vous me rassurez quant à vous... Mais sa Grandeur...

LE REGENT, bas au curé.

Bon! si je vous contais son histoire, vous vous signeriez de belle sorte!

LE CURE, bas au Régent.

Fi! maître Philippe... Y pensez-vous?... Si du moins sa Grandeur avait un peu bu une fois dans sa vie!.....

LE REGENT, bas au curé.

Un peu... une fois!... Bon! tant et si souvent, qu'on ne peut le griser, j'en suis témoin.

LE CURE, bas au Régent.

Eh! tant pis! car ce n'est pas là mon affaire.

LE REGENT, bas au curé.

Comment cela?

LE CURE, bas au Régent.

Vous allez voir : le voilà qui a trouvé son papier.... Du moins si je pouvais trouver mon feuillet 25.

L'ARCHEVEQUE.

Voici une lettre qui complétera votre récit, curé sincère... écoutez. (*Il lit.*) « Mais ce n'était « pas chose facile vraiment; car bien que cet « honnête paysan de curé soit d'une simplicité « fabuleuse, il est tout fier de son registre, et « on lui enlèverait plutôt l'hostie des mains « ou sa calotte, qu'une page blanche de son « gros bouquin. Jugez de ce que c'était pour « ce feuillet 25!... Car j'avais bien retenu le nu- « méro...

LE CURE.

Comment! Monseigneur, votre Grandeur connaît mon voleur!... Alors je suis tranquille... Riez de moi, mais j'ose le dire humblement, faites-nous justice.

LE REGENT.

Laissez, mon père, laissez : votre tour viendra.

L'ARCHEVEQUE, continuant.

« Et concevez un peu mon embarras pour « dérouter notre argus auvergnat, sa gou- « vernante Toinon, et jusqu'à un chien dont « le nom m'a échappé, quoiqu'assez remar- « quable....

LE CURE.

Je crois bien!

L'ARCHEVEQUE, continuant.

« Ces trois animaux-là semblaient s'être « donné le mot pour m'empêcher de rayer « certains noms du livre de la vie...

LE CURE, bas au Régent.

Cela est écrit d'un style assez agréable.

LE REGENT, bas au curé.

Oui, cela commence à devenir plaisant.

LE CURÉ, bas au régent.

Mais j'aimerais mieux les bourrades de sa Grandeur, foi d'Auvergnat !

L'ARCHEVEQUE.

Écoutez-moi donc. (*continuant*) : « me lever « pendant la nuit ; car l'honnête pasteur m'a- « vait cédé son lit....

LE CURÉ.

L'ingrat !

L'ARCHEVEQUE.

« Me saisir du bouquin....

LE CURE.

Malhonnête !

L'ARCHEVEQUE.

« Et partir, sans prendre congé, avec l'*in-* « *folio* : j'y avais bien pensé, mais c'était ris- « quer trop gros jeu ; puis ce maudit chien pou- « vait donner l'éveil....

LE CURE, bas au Régent

Mathusalem... Oh ! il l'aurait fait.

L'ARCHEVEQUE.

« Enfin, j'avais scrupule de faire d'un seul « coup tant de bâtards, de ressusciter tant de « morts, de tuer tant de vivans, dans un coin « d'Auvergne où les bâtards ne manquent point, « où les morts et les vivans ne sont pas plus « mal qu'ailleurs....

LE REGENT, à part.

Ce coquin de Breteuil a de l'esprit... car c'est lui, je gage.

L'ARCHEVEQUE.

« Le feuillet 25, c'était assez pour mettre « dans l'embarras quelques familles de chau- « dronniers, supposé que ces espèces-là soient « enregistrées comme nous... Bref, je me souvins « qu'un autre Mercure avait pris le moyen « d'endormir un autre Argus, mais je n'avais pas « de lyre, et mon curé était homme à y prendre « plus goût qu'au plain-chant.... Et de fait, « j'eus beau lui conter, pour l'endormir...

LE CURE.

Voyez un peu l'enjôleur!

L'ARCHEVEQUE.

« Toutes les plus sottes histoires qui me « vinrent à l'esprit, tâcher d'être aussi ennuyeux « que le vieux maréchal de Villeroi....

LE REGENT, à part.

Bien! mais ce n'est pas facile.

L'ARCHEVEQUE.

« Mon curé tenait ferme, à me faire envie « pour semblable occasion : ses yeux restaient « ouverts grands comme ses grandes oreilles. « Toinon s'endormait parfois, et le chien « allait jusqu'à bâiller; mais le vieux diseur « d'*Oremus* poussait le coude à celle-là, don- « nait du pied à celui-ci; et moi doublant « toujours la dose, il restait là, la bouche « béante, pour avaler encore. Sur l'opium, je

« vous en réponds, notre prêtre est fort comme « un Turc; aussi je le donnais de bon cœur au « diable et à Mahomet...

LE CURE.

Comme tout se découvre, pourtant!

L'ARCHEVEQUE.

« Lui, Toinon, le chien, et du même coup « saint Roch et le sien, patron de sa paroisse... « quand, tout à coup, je me rappelai certaines « bouteilles laissées dans ma voiture....

LE CURE, à part.

Nous y voilà!... Avalons le calice jusqu'à la lie.

L'ARCHEVEQUE.

« Remplies d'un vin si généreux, qu'une heu- « reuse idée me vint, sans doute rien que d'y « penser... J'en offre : d'abord on me refuse.... « J'insiste, et deviens poète à vanter mon nec- « tar : enfin les bouteilles sont devant nous... Je « craignais presque que le bon vin du Rhin n'ex- « citât encore mon hôte; je regrettais presque « de le profaner pour un palais d'Auvergnat;

« mais vraiment, le pauvre homme n'avait ja-
« mais bu que de l'eau, je gage....

LE CURE.

Vous l'entendez! Monseigneur.

L'ARCHEVEQUE.

« Car à peine trois verres avaient dépassé ses « lèvres, que ses paupières de lui peser, sa « tête de vaciller fort et ferme au lieu de trem- « blotter par l'âge comme avant; et enfin, le « dos voûté, de la laisser tomber sur la table. « Par bonheur le registre n'y était plus. Vous « m'en croirez si vous voulez, mais bien m'en « prit que cette face fût devenue si étrange à « voir, ainsi couchée devant moi, et laissant « fuir d'une bouche entr'ouverte quelques ac- « cens du patois d'Auvergne, Dieu sait combien « embellis par le bégayement de l'ivresse; bien « m'en prit, car le pauvre curé a naturellement « un air si simplement respectable, que j'avais « quelquefois du remords, à le regarder.

LE REGENT, à part.

Oh! le roué!... Mais la scène est bonne, et notre franc-parleur fait une plaisante figure encore à présent.

L'ARCHEVEQUE.

« Enfin, après avoir achevé la gouvernante,
« à qui il fallut une bouteille tout entière,
« j'en ai honte...

LE CURE.

Ah! ah! Toinon, vous ne m'aviez pas dit cela!

L'ARCHEVEQUE.

« Je revins au registre, qui, plus traitable,
« me laissa faire : et le feuillet 25, à la barbe du
« chien qui veillait toujours faute d'être ivro-
« gne, sortit du bouquin sans bruit pour pas-
« ser enfin dans mon portefeuille.

LE CURE.

Où j'espère qu'il ne restera pas, Monseigneur, dussé-je me jeter aux pieds du roi... Je

suis un simple, à la bonne heure; mais le dépôt qui m'est confié a été violé, et j'aurai justice.

L'ARCHEVÊQUE.

Ne cherchez pas à rompre les chiens, mon cher fils : nous savons maintenant comment vous veillez sur ce dépôt qui vous est confié.

LE CURE.

Ah! Monseigneur, souvenez-vous de Noé, souvenez-vous de Loth... Et encore ils n'avaient pas affaire à ce vin du Rhin.... Moi qui n'avais jamais goûté que celui du crû, le plus souvent en disant la messe....

L'ARCHEVEQUE.

Il vous va bien vraiment de parler contre les réguliers! Que ferait de mieux un Carme?

LE CURE.

Il recommencerait, Monseigneur; et je vous jure bien...

L'ARCHEVEQUE.

Nous y mettrons bon ordre... Un curé de campagne se griser comme un prélat! où est la hiérarchie de l'Église? Il ne vous manque plus que d'entretenir quelque comédienne.

LE CURÉ.

C'est vrai, Monseigneur, j'ai péché; mais de grâce!...

L'ARCHEVEQUE.

Un curé de campagne s'enivrer!

LE CURE.

Ah! Monseigneur....

L'ARCHEVÊQUE.

Se saouler!

LE CURE.

Monseigneur! Monseigneur! si mes paroissiens vous entendaient!...

L'ARCHEVEQUE.

Eh! de quel front oserez-vous maintenant les prêcher contre l'ivresse?

LE REGENT, bas à l'archevêque.

Va toujours, effronté... La bonne comédie!

LE CURE.

Eh! Monseigneur, il n'y a plus d'ivrognes dans ma paroisse : les pauvres gens sont si misérables! le régent y a mis bon ordre, hélas!... Plût à Dieu qu'ils pussent en prendre trop, une fois seulement par an! Ce n'est pas moi qui les en gronderais, comme vous pensez bien.

L'ARCHEVEQUE.

Ah! vous ne vouliez pas que le Régent sût votre affaire! Je le crois bien, mordieu! mais je vous jure...

LE CURE.

Ne jurez pas, Monseigneur, et ne lui en dites rien.

L'ARCHEVEQUE.

J'en instruirai le pape, s'il le faut.

LE CURE.

Ah! Monseigneur, le Saint-Père a bien d'au-

tres chiens à fouetter! Les jansénistes, la bulle.... Puisque l'abbé Dubois est archevêque, le Saint-Père est indulgent.... Les pauvres curés comme moi sont les martyrs du clergé, je le sais bien; mais, en toute humilité, Monseigneur, ce sont des saints à côté de bien des évêques.

L'ARCHEVEQUE.

Ne blasphêmez pas, téméraire!...L'ivresse chez les prêtres, c'est pour tout perdre : *in vino veritas*, M. le latiniste; et je vous demande un peu quel scandale, si l'on montait en chaire ivre à tout dire franchement.

LE CURE.

Je vous proteste, Monseigneur, que quant à moi, il n'en serait ni plus ni moins... Mais votre Grandeur a raison : la vérité n'est pas trop bonne pour nos pauvres ouailles de campagne : il faut que leur pasteur leur déguise un peu les choses par charité; c'est à elles à y voir

trouble : elles en vivent moins durement.... Les impôts, les gabelles, les gens du roi, du seigneur; et souvent le prince, le seigneur eux-mêmes.... Il faut bien mentir... Mais Dieu, cette fois, n'en sait rien; outre qu'entre nous, Monseigneur, j'ai cru parfois qu'il oubliait aussi les pauvres.

L'ARCHEVEQUE.

Bon! séditieux, impie par-dessus le marché!

LE CURE.

Ce que j'en dis, Monseigneur, c'est de vous à moi; et j'en dirais davantage que ce serait sans danger pour vous.

LE REGENT.

Oh! assurément.

L'ARCHEVEQUE.

Ne l'excusez pas, maître Philippe : vous avez entendu comme il parle du Tout-Puissant.... Passe encore : Dieu est assez parfait pour ne pas craindre l'irrévérence comme pour la par-

donner; mais le Régent! en parler aussi légèrement qu'il l'a fait, cela tire à conséquence.

LE REGENT.

Bon! le Régent lui pardonnerait bien aussi. (*Bas à l'Archevêque.*) Tu nous as assez divertis à ses dépens.... Envoie chercher cette femme.

L'ARCHEVEQUE, bas au Régent.

Quoi! Monseigneur, vous voulez encore?.... Attendez un autre jour, s'il vous plaît.

LE REGENT, bas à l'archevêque.

Non! non! je n'aurais qu'à n'y plus songer... Je vois bien que tu veux m'ôter quelque bonne occasion.... Dépêche-toi.

L'ARCHEVEQUE, à part.

Allons, il faut faire le saut : faisons-le gaiement. (*haut.*) Curé, mon cher, nous jugerons plus tard de vos mérites : quant à présent, conduisez votre protégée devant nous, et, quoi qu'il arrive, songez à être plus discret

à l'avenir; sans quoi nous vous apprendrons à retenir votre langue.

LE CURE.

Je remercie votre Grandeur... Je vais chercher la brave femme... Mais ordonnez, je vous supplie, au grand nègre...

L'ARCHEVEQUE.

C'est bon, c'est bon.... Vous n'êtes déjà pas si blanc, vieux pécheur... Allez.

LE CURE, à part, en se retirant.

Monseigneur est bien rigide! et s'il pèche comme nous autres, pardienne! ce n'est pas surtout par excès d'indulgence... Comment eût-il traité Mathusalem, si je l'avais amené!

SCÈNE VI.

LE RÉGENT, L'ARCHEVÊQUE.

LE REGENT.

Holà! quelqu'un. (*Un huissier entre.*) Suis le révérend, ramène-le, et ne lui dis pas qui je suis. (*L'huissier sort.*) Ah! çà, Dubois, m'expliqueras-tu tout ceci?

L'ARCHEVEQUE.

Votre Altesse Royale devrait se réserver le plaisir de la surprise toute entière : elle s'en divertirait mieux.

LE REGENT.

Je devine à peu près : quelque bâtard dont

tu as voulu détruire la trace... Et pour cela, coquin, tu ne t'es pas soucié du moyen, ni de nuire à une dixaine de familles, à cette pauvre femme!... Tu mériterais...

L'ARCHEVEQUE.

Tout ce que vous voudrez, Monseigneur; mais la chose est faite, et le meilleur à présent c'est d'en rire... Vraiment il faut pour cela que j'aie le caractère bien fait: cette vieille bête va me jouer un beau tour!

LE REGENT.

C'est le moins que tu aies gagné.... Songe à réparer ce que tu as fait, entends-tu? sans quoi je pourrais bien ne pas prendre les choses en riant. Un coup d'état contre un registre de paroisse au fond de l'Auvergne, y penses-tu?... et pour un de tes bâtards!... gaspilleur!

L'ARCHEVEQUE.

Ah! bien oui! si je m'avisais de faire la

chasse à tous les actes de naissance comme celui que vous pensez, il n'y aurait pas assez de Breteuil ni de vin du Rhin dans le monde..... Un coup que je croyais si bien monté!... Le vieux reître!... J'aurais dû reconnaître son visage de singe!

LE REGENT.

Que veux-tu dire? quelle est cette femme?

L'ARCHEVEQUE.

Cette femme.... ah! ah! Monseigneur.... c'est la mienne!

LE REGENT.

Hein?

L'ARCHEVEQUE.

C'est ma femme, vous dis-je, madame Dubois.

LE REGENT.

Madame!... (*Il se renverse sur son fauteuil, en riant aux éclats.*) Madame... madame Dubois!... Répète, archevêque, répète, je t'en prie...

L'ARCHEVEQUE.

Madame Dubois, ma légitime épouse devant Dieu et devant les hommes.

LE REGENT.

Ah!... j'en pleure!... Fénélon, Fénélon!... Et Massillon qui t'a sacré!... Ah! ah! ah!... Divorce, archevêque, divorce, au moins pour l'édification de l'église...

L'ARCHEVEQUE.

Ah! Monseigneur!... j'avais voulu éviter un grand scandale; mais vous voyez comme on mène les bonnes actions, faute d'habitude.

LE REGENT, riant toujours.

Je veux que tu publies les bans toi-même..... Madame Dubois sera présentée, je t'en réponds... elle aura le tabouret.... Toi, tu n'as pas volé la sellette.... Ah! ah! ah!... la papesse Jeanne ne vaut pas celle-là....

L'ARCHEVEQUE.

Elle s'appelle Marie, Monseigneur.

LE REGENT.

A la coque, Dubois, à la coque, je t'en prie... Et elle va venir ici!... Face à face!... Ah! ah!... Et tu voulais me voler cette scène-là, double fripon!.... Vois-tu d'ici les yeux que va faire notre curé?... j'en mourrai!...

L'ARCHEVEQUE.

Ma foi! pas moi. Que votre Altesse Royale veuille bien jouir toute seule de cette comédie, et j'en rirai tout le premier... Le curé est de trop.

LE REGENT, riant toujours.

Non pas, diable! c'est sur lui que je compte le plus... Ta chère épouse tarde bien, l'abbé!... Est-elle jolie?... C'est que je te ferai cocu au moins, fût-elle laide comme toi... Ah! ah! ah!... Un archevèque cocu en légitime mariage!... Celui-là me manquait!...

L'ARCHEVÊQUE.

L'apôtre saint Pierre l'était peut-être; et si votre Altesse Royale a ce courage-là...

LE REGENT.

Tiens, je l'aime déjà, je l'aime rien que pour ce que j'en attends... Mais conte-moi donc...

L'ARCHEVEQUE.

On vient, Monseigneur.

LE REGENT, riant toujours.

Kyrie eleison, *kyrie eleison!* (*Il retombe sur son fauteuil.*) Dieu soit loué! tu es en rochet... L'anneau pastoral au doigt, et celui de mariage, Dubois!.... Où sont tes grands-vicaires, mon ami?... La voici... *Ave Maria... Ave Maria gratia plena!*... Ah! elle est trop laide aussi!... Pauvre archevêque!... bonne tout au plus pour ton sacristain... Ah! ah! ah! ah!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CURÉ, MADAME DUBOIS.

LE CURÉ.

Saluez sa Grandeur, la bonne; (*Bas.*) et ne tremblez pas si fort: sauf quelques bourrades, vous en serez assez contente.

MADAME DUBOIS, bas.

Je me croyais plus hardie que ça.

LE REGENT, bas à l'archevêque.

Embrasse-la donc.

L'ARCHEVEQUE.

Approchez, vieille coureuse... Que nous voulez-vous?

MADAME DUBOIS.

Mon.... Monseigneur.... j'ai pensé....

LE CURÉ. bas à madame Dubois.

Allez, allez... tout-à-l'heure il vous appellera sa chère fille : il est ainsi fait.... Courage !

L'ARCHEVEQUE.

Eh bien, parlerez-vous? croyez-vous que je vais vous deviner, sorcière?

LE REGENT, bas, à l'archevêque.

N'espère pas éviter la reconnaissance.

L'ARCHEVEQUE, bas au Régent.

Non, mais je veux la filer un peu. (*Haut.*) Parlez donc, bavarde. (*Bas au Régent*). Marque de souvenir conjugal, Monseigneur.

MADAME DUBOIS.

Mon... Monseigneur... si monsieur le curé a dit... a dit à votre Grandeur...

LE CURÉ, bas à madame Dubois.

Bien ! continuez.

MADAME DUBOIS.

Votre Grandeur doit savoir ce qui m'a fait venir ici.

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, oui... le plaisir de tourmenter un pauvre homme de mari que vous avez déjà bien fait endiabler, n'est-ce pas?... Est-ce que cela me regarde?

MADAME DUBOIS.

Monseigneur, certainement... je ne dis pas.... Je n'ai pas l'orgueil de croire... Mais enfin, une malheureuse vieille femme comme moi, abandonnée.... qu'on laisse mourir de faim... C'est une horreur! entendez-vous?

LE CURÉ, bas à madame Dubois.

Oh! la bonne, oh! comme vous y allez à présent!... Bride en main, s'il vous plaît, ou sa Grandeur va vous mettre au pas.

L'ARCHEVEQUE.

Mourir de faim ou d'autre chose... Il n'y aurait pas grand mal... Qu'aviez-vous besoin de faire tant de bruit?

MADAME DUBOIS.

Vous savez bien... votre Grandeur saura que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour avoir une petite pension que vous... que mon mari m'avait promise si je le laissais en repos..... Mais il est... il est si avare, Monseigneur, qu'à peine si je reçois en deux années ce qui me revient en une.

L'ARCHEVEQUE.

C'est que vous n'avez pas d'ordre, vieille folle, ou qu'il n'a pas d'argent de reste.

MADAME DUBOIS.

De l'argent de reste, bon Dieu!... vous... vous n'en avez pas plus que lui, Monseigneur; mais il aime mieux en donner à ses coquines qu'à

moi, pauvre femme... C'est une honte, vous dis-je, c'est affreux!

LE CURE, bas au Régent.

Que ces femmes sont gauches, docteur!...Si je ne parle pas pour elle....

LE REGENT, bas au Curé.

Non, non, laissez: je suis curieux de voir la fin.

L'ARCHEVEQUE.

Encore une fois, est-ce que tout cela me regarde? Votre acte de mariage a disparu, à ce que vous dites: cherchez-le.

LE CURE.

Plaise à votre Grandeur, je lui ai dit que vous pourriez nous donner des nouvelles du feuillet 25 : on verra bien si son nom est dessus : elle s'appelle... Parlez donc.

MADAME DUBOIS.

Mon nom.... celui de mon mari.... c'est... c'est...

LE CURE.

Eh bien, c'est Dubois... Le nom du coquin lui fait honte, Monseigneur : il a si mal agi envers elle!

L'ARCHEVEQUE.

Ah! votre mari s'appelle Dubois... Eh bien, après?

MADAME DUBOIS.

J'ai pensé que.... que Monseigneur pourrait lui faire entendre raison, et qu'aidée de monsieur le curé qui sait comment on m'a enlevé mes preuves, j'obtiendrais justice de votre Grandeur... D'abord, je suis décidée à faire un éclat, entendez-vous?... Et maintenant que la feuille est retrouvée, je ne crains plus rien ni personne au monde... vous verrez!

LE CURE, bas au Régent.

On le voit déjà... Quelle commère!

LE REGENT.

Mais comment le trouver, ce Dubois, bonne

femme? Expliquez-vous mieux : Quel est-il? où est-il? que fait-il enfin?

L'ARCHEVEQUE.

Oui, expliquez-vous, imbécile.

LE CURÉ, bas à madame Dubois

N'allez pas lui dire encore des sottises; et tenez-vous-en aux siennes. La *chère fille* viendra bien, peut-être.

MADAME DUBOIS.

Mon... monseigneur.... je ne sais comment vous dire.... Est-ce que vous voulez vraiment que?... Je ne sais où j'en suis...

L'ARCHEVEQUE.

Prends garde, vieille folle : Bicêtre t'apprendra à parler.

MADAME DUBOIS.

Bicêtre!... Jour de Dieu!... Qu'on ne me monte pas la tête! sinon....

LE REGENT, bas à l'Archevêque.

Ne l'empêche pas de parler, ou je me charge du dénouement.

L'ARCHEVEQUE, bas au Régent.

Je l'aime mieux, Monseigneur; surtout si vous daignez abréger la scène.

LE REGENT.

Voyons, la bonne, finissons-en.... Qu'est-ce que le sieur Dubois? Un normand, un gascon?

MADAME DUBOIS.

L'un et l'autre, monsieur; et pis que cela encore.

LE REGENT.

Son métier?

MADAME DUBOIS.

Vingt pour un, tous pires les uns que les autres.... Mais cela lui a réussi : c'est un grand seigneur à présent; et moi, qui étais trop bonne pour lui lorsqu'il n'était encore que va-nu-

pied, il m'a rejetée quand j'ai pu gêner son vol... Mais patience! je puis lui donner encore de l'embarras; et si je n'avais pas peur de lui, allez, je lui en ferais une belle! Mais c'est un homme à tout faire; et ce dernier tour qu'il m'a joué le prouve bien... Si vous saviez quelle vie j'ai eue avec lui, le monstre!

LE REGENT.

C'est une horreur vraiment! Et à votre place, j'en tirerais une fière vengeance! la bonne.

MADAME DUBOIS.

Je ne demanderais pas mieux, mais plus fort que lui le soutient, et pas meilleur. Je ne lui demande que de me payer ma pension, et de faire quelque chose pour les deux jumeaux qu'il m'a laissés sur les bras, à présent qu'ils sont en âge.

L'ARCHEVEQUE.

Deux jumeaux, dis-tu, double chienne? Ne pense pas me faire avaler celui-là, sacredieu!

Tu en as menti, scélérate! et tes jumeaux sont des bâtards, entends-tu? (*Bas au Régent.*) Cocu, je le suis déjà, Monseigneur.

MADAME DUBOIS.

Comment, j'en ai menti! comment, des bâtards! Je te ferai bien voir que je suis une honnête femme, maudit coquin, et tu me paieras toutes tes infamies, va! Ma patience est à bout, pendard!... j'étouffe!...

LE REGENT.

Ah! enfin!

LE CURE.

Bône Deus! Est-ce que je suis encore ivre?... Cette femme l'est-elle?

LE REGENT, bas à l'archevêque.

Regarde un peu notre curé, je t'en prie, mon pauvre Dubois; et tu seras consolé de tout ce qui t'arrive.

L'ARCHEVEQUE, bas au Régent.

Ah! Monseigneur!... Les jumeaux, c'est trop

fort aussi! De mon temps la carogne était stérile... Je n'ai jamais eu que des bâtards, foi d'archevêque! Et ils me coûtent assez sans ceux d'un autre.

LE REGENT, bas à l'archevêque.

Coupe le différend par la moitié : prends-en au moins un pour ton compte.

L'ARCHEVEQUE, bas au Régent.

J'aimerais mieux lui en faire trois, la chienne!

LE REGENT bas à l'archevêque.

Mais l'auvergnat n'en est pas encore remis... Il faut l'achever. (*Haut.*) Le Dubois est homme à soutenir que les jumeaux ne sont pas de lui, l'un pas plus que l'autre.

L'ARCHEVEQUE.

Eh! sacredieu! elle le sait bien, la vieille coquine!... Des jumeaux!... Tu t'y es bien prise à deux fois, va, ils sont jumeaux comme moi et le diable.... Encore....

MADAME DUBOIS.

Nous verrons, nous verrons!... Puisqu'on me pousse à bout, j'en dirai dont on ne se doute guères, tout scélérat que tu es, rejeton d'apothicaire!... Je ne souffrirai pas.... Eh! M. le curé, parlez donc, soutenez-moi donc.... C'est vous qui m'avez mariée à ce coquin-là.... Vieux prêtre!....

LE CURE.

Ma pauvre tête en tinte comme une cloche.... Que voulez-vous, ma fille?... De quoi s'agit-il?... Je n'y suis plus, en vérité.... Satan s'en mêle: c'est ce que j'y vois de plus clair.

LE REGENT.

Comment! révérend, vous n'avez pas encore deviné?

LE CURE.

Si peu que rien, maître Philippe.... J'entends bien qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas; mais....

LE REGENT.

Bon!... nous assistons à une scène de ménage.

LE CURE.

Plaît-il?

LE REGENT.

Oui! la brave femme a retrouvé en ce lieu son brutal de mari.

LE CURE.

Qui?... vous?... le grand nègre?...

L'ARCHEVEQUE.

Eh non, imbécile!... C'est moi.... moi!... Il faut tout lui dire!

LE CURE.

Plaît-il, Monseigneur?

MADAME DUBOIS.

On vous dit que mon mari, c'est lui..... lui!... Entendez-vous?

LE CURE.

Voilà l'autre, à présent!... Ne m'embrouillez donc pas, la vieille : j'ai déjà assez de peine...

LE REGENT, criant.

Madame Dubois est la femme de l'archevêque de Cambrai.

LE CURE, riant.

Ah! ah! maître Philippe, *quàm facetus et lepidus!*... Mais je ne suis pourtant pas si simple que cela.... Madame Dubois femme de l'archevêque de Cambrai!... La plaisanterie n'est pas mauvaise, sauf qu'elle est un peu forte, n'est-ce pas, Monseigneur?

L'ARCHEVEQUE.

Allons! vous verrez qu'il ne voudra pas le croire!... (*criant*) Je te dis que voilà ma femme, ma propre femme, ma chienne de femme.... Entends-tu?

LE REGENT, bas à l'archevêque.

Pousse toujours.... Il est à peindre !

LE CURE.

Ils ont perdu l'esprit... et moi-même...

L'ARCHEVEQUE.

L'imbécile!... Je suis son mari.... son propre mari.

MADAME DUBOIS.

Son chien de mari!.... C'est clair.

LE CURE.

Je comprends enfin... Et pour le coup, la plaisanterie est trop forte... On a voulu se jouer d'un pauvre curé de campagne, mais pardienne! monseigneur de Cambrai le saura. (*à l'archevêque*) Quittez ce déguisement, monsieur: qui que vous soyez, vous profanez ce saint costume!

L'ARCHEVEQUE.

Mille noms de Dieu!.... Tu mériterais!....

LE CURÉ.

Vous voyez bien que ce n'est pas l'archevêque! J'en étais sûr.

L'ARCHEVÊQUE, criant.

Si! vieux coquin, si! je le suis... Et si bien, que.... que.... je te donne ma.... ma malédiction!..... Va-t'en au diable!

UN HUISSIER, entrant.

Sa Grandeur appelle?

L'ARCHEVÊQUE.

Sors, imbécile; fous-moi le camp!

L'HUISSIER.

Monseigneur?...

LE CURÉ, bas à l'huissier.

Écoutez donc: est-ce que ce monsieur est vraiment l'archevêque de Cambrai?

L'HUISSIER (sortant).

Êtes-vous fou, bonhomme?

LE CURÉ.

Que Dieu ait pitié de moi!

LE RÉGENT.

L'abbé, finis-en : le pauvre diable en perdrait la tête.

LE CURÉ.

Comment! il le tutoie!... Toujours ce n'est qu'un abbé : j'avais raison à demi.

LE RÉGENT.

Oui, l'abbé Dubois, archevêque de Cambrai, ce qui ne l'empêche pas d'être tout comme un *in partibus,* je t'en réponds.

LE CURÉ, tombant sur un fauteuil.

Oh! l'abomination de la désolation est dans le temple du Seigneur! (*Se redressant.*) C'est donc vous qui désolez l'Église et le Royaume?...

Vous vous moquez du vieux curé de campagne comme de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et dans les cieux; mais je l'ai déjà dit, je ne crains pas l'abbé Dubois; et tout puissant que vous êtes, tout faible que je suis, je vous confondrais, si vous n'étiez déjà pour tous les fidèles un assez monstrueux sujet de scandale!..... *Apage!*

LE REGENT.

Bien! le bonhomme a encore du nerf.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh quoi! votre altesse royale approuve que ce drôle nous insulte tous deux?

LE CURE.

Plaît-il?

MADAME DUBOIS.

Qui, bon Dieu?... le Régent, peut-être?... Où me fourrer?

LE CURE.

Qu'est-ce que vous dites donc, la bonne? De

quel chien de Régent nous parlez-vous?... Car, en vérité, j'ai perdu patience à mon tour... Maître Philippe...

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, maître Philippe, duc d'Orléans, Régent, non d'un collége mais du royaume, et qui n'en montre pas moins à bien d'autres.

LE CURE, retombant.

Quelle bourrade!... Ah!... *malè olet*, oui, *malè olet;* mais c'est pour moi que ça ne sent pas bon! (*Bas.*) *De profundis clamavi ad te, domine; domine, exaudi vocem meam!*

LE REGENT.

Rassurez-vous, bon vieillard: le Régent n'aurait pas tant ri, grâce à vous, qu'il ne vous garderait pas rancune... Dans tout ceci, le mauvais rôle n'est pas pour lui, l'abbé.

LE CURE.

Monseigneur, en conscience, je suis de votre avis, car enfin...

LE REGENT.

Oui, oui; mais ne buvez plus de vin du Rhin.... Vous savez des choses, maintenant, qu'il ne faut pas dire si franchement qu'à votre ordinaire.

LE CURE.

Monseigneur, ce n'est pas ma faute... Je m'en retourne, et n'y reviendrai plus, je vous jure.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ferez bien, curé de malheur!.... Et si vous ne jasez pas, on aura soin de vous.... sans quoi...

LE REGENT.

Silence! l'abbé... C'est à toi à lui demander grâce.

LE CURE.

Ah! Monseigneur, pour que j'épargne une si grande douleur à l'Église, il n'est besoin de

me prier ni de me rien promettre. Je ne veux rien, que mon congé et mon feuillet 25.

LE REGENT.

C'est juste... L'abbé, rends-le lui... Je veux bien te passer ce nouveau tour, coquin, en faveur des suites; mais c'est à condition qu'il n'en aura de mauvaise pour personne. Le feuillet 25 retournera au registre; le curé aura soin qu'on n'y lise pas ce qui te concerne; et quant à vous, madame Dubois, vous ne pouvez prétendre à partager la mître; mais votre pension vous sera payée plus exactement: j'y veillerai... Surtout point de bavardage!

MADAME DUBOIS.

Monseigneur....

L'ARCHEVÊQUE.

Soit; mais qu'elle ne me parle plus de ses jumeaux. (*Il fouille dans un tiroir.*)

LE CURÉ, à part.

Père dénaturé! prêtre apostat!... Il faut que

je m'en aille; sinon je lui dirais tout son fait, si c'est possible. (*Haut.*) Monseigneur, plaise à votre Altesse Royale, je vais revoir mes paroissiens sans autre délai, et je prierai Dieu qu'il pardonne à... à ceux qui se repentent.

LE REGENT.

Ne m'oubliez pas non plus dans vos prières, révérend, que je me repente ou non..... Nous vous ferons défrayer du voyage..... Et ayez soin de nous faire savoir que vous êtes arrivé à bon port; car j'entends qu'on vous laisse en repos désormais..... Souviens-t'en, l'abbé.

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, Monseigneur; et qu'il se taise... Voilà son feuillet.

LE CURE.

Qui aurait cru qu'il voyagerait de la sorte? Cette fois, j'espère, c'est comme moi : il ne bougera plus... Mathusalem a bien raison de boiter tout bas pour ne pas quitter la chambre... Plaise à votre Altesse Royale....

LE REGENT.

Attendez.... Je veux donner la main à madame Dubois.... L'abbé, on en causera dans ton antichambre, mais du reste je te promets le secret : j'aurais trop ma part du scandale!... Allons.

L'ARCHEVÊQUE, bas au régent.

Sera-ce là tout le prix du mal que j'ai pris pour divertir votre Altesse?

LE REGENT.

Embrasse ta femme si tu veux.... Allons.

LE CURE, bas au régent qu'il suit avec madame Dubois.

Monseigneur, ne pourriez-vous faire pendre au moins ce Breteuil?

SCENE VIII.

L'ARCHEVEQUE, puis LE DOMINICAIN.

L'ARCHEVEQUE.

Ouf!... Voilà bien les princes! Tout passe quand ils s'amusent, pourvu qu'ils aient l'air encore de blâmer... Quelle étrange race!... Ce curé est bien heureux; et du diable si je ne changerais pas avec lui!...

LE DOMINICAIN, paraissant.

Monseigneur, si l'on vous prenait au mot....

L'ARCHEVEQUE.

Ah!... D'où sors-tu, pendard?

LE DOMINICAIN, montrant le paravent.

De là, Monseigneur.... J'ai eu envie de venir à votre aide.

L'ARCHEVEQUE.

Comment, sacredieu! Tu as entendu!... Ah! ah! ah! ah!... qu'en dis-tu, Lurac?

LE DOMINICAIN.

Il n'y a que vous, Monseigneur, dans l'église, pour de tels prodiges: quoique votre confident, je n'aurais pas deviné celui-là.... Mais que ne vous adressiez-vous à moi au lieu de ce Breteuil?

L'ARCHEVEQUE.

Tu étais à Rome pour mon chapeau, et je voulais détruire les traces de ce beau mariage de jeunesse.... Vois-tu, j'ai de la conscience, et une fois cardinal, je voulais être garçon.

LE DOMINICAIN

Éminence!... A présent c'est le diable!

L'ARCHEVÊQUE.

Laisse donc; tu n'y entends rien, et...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE REGENT.

LE REGENT.

A propos, Dubois, tu as raison, je te dois quelque chose : archevêque et marié, cela ne va pas bien ensemble.

L'ARCHEVEQUE.

Comment, Monseigneur !

LE REGENT.

Oui, oui : il faut sortir de là... Ah ! ah ! ah !... Marié !... Tu seras cardinal, je le veux : entends-tu ? (*Sortant.*) Ah ! ah !... Le conclave !...

L'ARCHEVEQUE, au dominicain.

Eh bien!

LE DOMINICAIN.

Votre *Éminence* a le génie des affaires.... On profite près d'elle; et comme je sais tout, si je ne suis pas évêque... vous entendez...

L'ARCHEVEQUE.

C'est bon, coquin: rapporte-moi le chapeau, et nous penserons à toi.

LE DOMINICAIN.

Je pars, Monseigneur....

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.

UNE TUERIE

DE COSAQUES.

UNE TUERIE

DE COSAQUES.

« C'est un carré enfoncé, » dit le vétéran, laissant tomber un *Moniteur* qu'il repoussa ensuite avec sa jambe de bois, « les voilà entrés en France... C'est un carré enfoncé, j'en ai peur.... Eux en France! je ne l'aurais ja-

mais cru!... je pensais avoir tout vu à mon âge... Mais la France porter des cosaques ! cela n'est pas possible.... Ce *Moniteur* n'a jamais tant menti. »

Et machinalement il ramassa le journal, le déploya, relut encore, et resta muet quelque temps, fixant, au milieu d'une grosse larme, ses yeux sur un portrait de Kléber.

Le héros apparaissait là bien différent du vieux mutilé: jeune et puissant, sûr et content de sa gloire.... Cette stature immense qui semblait le hausser au-dessus des plus longues baïonnettes, et, du bas de la plaine, faire planer son regard sur tout le champ de bataille; ce port de tête qui montrait au soleil son œil d'aigle fixant la victoire à la lueur des canons, et ce front trop vaste pour son grand chapeau semé de panaches tricolores; cette chevelure foisonnant sur ses épau-

les comme la crinière du lion sur celles de l'Hercule; cette poitrine tendue ainsi qu'un rempart vers l'ennemi, avançant au boulet ce cœur qu'elle défendait mieux qu'une cuirasse, et que le fanatisme avait seul le bras assez fort pour atteindre; enfin ce sabre dont la poignée jouait dans sa large main, et sur qui son bras s'appuyait comme sur une colonne, ce sabre assez robuste pour soutenir le poids de la république armée et du colosse où vivait la grande âme de Kléber.

Jamais le vieux capitaine alsacien n'avait été tant frappé à l'aspect du géant; car il y avait bien loin de cette image, vigoureux emblême de la république, à ce que l'empire était alors, l'empire qui n'avait plus de son empereur que sa petite taille et son air d'aigle vieilli.

« Eux en France! » répéta-t-il comme en

s'adressant à son ancien général.... « Je te l'ai pourtant entendu dire un jour qu'ils semblaient prêts d'arriver chez nous : « Grena-
« diers, vous êtes plus foutus pour escalader
« la lune que ces bougres-là pour enjamber
« le Rhin. » Et aujourd'hui... ton assassin t'a rendu service : tu ne verras pas où nous a conduits celui qui t'a laissé en Égypte.... Tu le connaissais bien.... Toute la révolution en vain, et pas même nos frontières! Voilà l'homme!.. Si tu vivais, ajouta-t-il, nous n'en serions pas là; du moins tu te battrais, toi, n'eusses-tu que deux jambes de bois, et moi... mais, j'ai deux fils... Hermann, s'écria-t-il, dis à mes fils qu'ils viennent. »

Le capitaine Saurfield avait une égalité d'humeur triste mais paisible, et une froide douceur de manières rares chez les vieillards, chez les invalides surtout. Elles n'avaient point souffert des chagrins vifs et

profonds qui l'avaient atteint à diverses époques de sa vie. C'était avec désespoir qu'il s'était vu forcé, dès l'an VIII, de renoncer à sa profession, après avoir été amputé sur le champ de bataille de Zurich: les guerres de la république lui avaient trop bien fait sentir quelles émotions nobles et enivrantes peut goûter un soldat, quel utile et généreux dévouement, quelles qualités, quelles ressources les armes peuvent développer en soi-même, et dans ceux avec qui l'on partage gloire, aide et périls.

Saurfield n'avait pas ressenti moins de douleur de l'assassinat de Kléber. Ce grand homme, sans user, comme tant d'autres, de charlatanisme pour se faire aimer de ses soldats, était cher à tous, parce que chacun trouvait en lui un autre soi-même. Kléber était l'homme de guerre le plus complet qui fût jamais, et il n'y avait pas autour de lui

un seul fantassin, cavalier, artilleur, officier ou autre, qui ne pût se reconnaître dans son général : Kléber était toute une armée, plus le génie qui la dirige.

Le renversement de la république porta aussi un coup terrible au cœur du vétéran : il détestait cordialement l'homme du 18 brumaire, et cette aversion ne fit que s'accroître en le voyant chaque jour détruire pièce à pièce la révolution. En effet, ce sont ceux-là surtout dont le sang a coulé pour elle qui peuvent en demander un compte sévère à la mémoire de Napoléon, et lui dire : « Qu'as-tu fait de la république ? » comme il le disait au Directoire, le jour où il la renversait pour élever cet empire qu'il n'a pas même su conserver.

Enfin, quelques années après son mariage, une circonstance mystérieuse parut troubler

tout à coup l'existence du capitaine Saurfield : il l'avait soigneusement cachée à tous ; mais quelques citoyens de la petite ville d'Alsace qu'il habitait disaient tout bas qu'il avait deux fois forcé un de ses voisins à se battre en secret avec lui, et que chaque fois il avait eu le dessous. La seule chose dont on ne pût douter, c'était la haine profonde que cet homme inspirait au capitaine Saurfield ; et elle s'accrut encore lorsque son fils aîné, Lubbert, jeune homme d'un caractère étrange et indomptable, devint l'amant déclaré d'une nièce, fille adoptive de son ennemi.

Ce fut dans cette situation que le capitaine eut à pleurer sur le sort de la patrie, et qu'il pensa à lui vouer ses fils comme il avait fait autrefois de lui-même. Le second, Arnold, avait l'humeur calme et douce de son père ; il se destinait aux fonctions de ministre du culte réformé.

« L'ennemi est en France, » dit le capitaine dès que ses fils parurent.

Lubbert était entré d'un air sombre et le regard baissé : il le fixa soudain sur les yeux de son père ; Arnold leva les siens vers le ciel.

« Qu'en pensez-vous, enfans ? » ajouta Saurfield.

« Que cela ne pouvait finir autrement, dit Lubbert d'un ton brusque et amèrement railleur : la France a trouvé que la république ne l'avait pas assez bien défendue ; il lui a fallu un empereur : qu'elle le défende. »

« Il ne s'agit plus de Bonaparte, Lubbert, reprit le capitaine : notre pays est envahi. Vous êtes fils d'un soldat trop vieux, trop impotent ; mais vous êtes jeunes et forts : vous paierez pour vous et pour votre père. Em-

brassez-moi, et allez vous battre en braves gens contre l'étranger.»

Lubbert recula d'un pas. « Non, dit-il, non : l'empereur a dépouillé la république; ne nous l'avez-vous pas dit cent fois? Son butin lui échappe : ce n'est pas moi qui ferai rien pour qu'il lui reste. Donner ma vie pour un maître! elle vaut mieux que cela; se dévouer pour un autre homme, quand il n'est ni notre égal ni notre ami, c'est le fait, non d'un homme, mais d'un chien, et je ne sais pas ce que c'est que cette fidélité canine dont les grands font une vertu à leur profit. Je ne servirai point, mon père, ajouta le jeune homme en appuyant sur ce mot; je ne servirai jamais personne. »

« Quant à moi, dit doucement Arnold, je suis prêt. Je renonce à ma vocation pour accepter mon héritage, et je ferai comme mon père a fait dans son temps. »

« Moi de même, je le ferais, reprit Lubbert d'un ton moins brusque, car il aimait tendrement son frère; moi de même, si, comme mon père, j'avais une grande cause à défendre; mais un grand homme, ajouta-t-il avec amertume, par ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra : pourquoi l'aimerions-nous plus à présent qu'il nous a mis où nous en sommes? Il a fait rentrer les émigrans, il fait venir l'étranger; il a détruit la liberté, il compromet le sol; l'âme et le corps de la patrie, il a tout perdu: il n'aura pas une goutte de mon sang. Il en a assez fait répandre pour son ambition, son despotisme : il en a, du sang, pour lui-même : qu'il le verse; je lui refuse le mien. »

« Lubbert, dit le capitaine avec une froideur sévère, vous tenez donc bien à votre vie? »

« Je n'y tenais point, mon père, répondit le jeune homme, le jour où, dans nos montagnes, je vous ai sauvé de deux loups furieux, sans autre arme que ceci, ajouta-t-il en jetant un long couteau sur une table. Quand l'étranger viendra jusqu'à nous, comme cela ne peut manquer à la pauvre Alsace, je ne serai pas le moins hardi de ses enfans. Que les gens de chaque province en fassent autant chez eux; mais, encore une fois, je n'irai point me faire le chevalier errant du 18 brumaire, soutenir que la couronne de Bonaparte est la plus belle du monde, et prendre pour devise : *Napoléon, par la grâce de Dieu*... Non! mille fois non! »

« On doit plaindre son génie, dit Arnold, et s'y fier : il est grand. »

« Le génie de la révolution, dit Lubbert, valait bien le sien peut-être : celui-là a fait

notre salut et sa fortune; Bonaparte l'a étouffé: qu'il en porte la peine. »

« Mon fils, reprit le capitaine, je ne l'aime pas plus que vous; mais, entre lui et l'étranger, il y a notre pays. Attendre l'ennemi, ce serait trop tard, Lubbert, ce serait trop tard: il faut courir au-devant, sans quoi le terrain manque pour l'attendre. Chaque pouce du sol natal qu'on l'empêche de toucher vaut mieux qu'une lieue de pays conquis. »

« Oui certes, reprit Lubbert; et pour sauver un de nos départemens, l'empereur, s'il était sage, devrait lâcher tous ces morceaux d'Europe qu'il a pris de côté et d'autre. Aussi bien, nous ne tarderons guère à les avoir sur les bras; et c'est raison de plus pour que je reste ici, mon père. Le Rhin ne défend plus ce flanc-ci de la France; les Suisses

sont sur l'autre bord, et leur neutralité ne vaut rien: ma place est près de vous, et, ajouta-t-il avec fermeté, près de qui s'est confié à moi; car je ne veux pas vous tromper : jamais je n'abandonnerai celle à qui je me suis lié par serment, et qui peut-être n'a plus long-temps encore.... »

Là sa voix s'arrêta, comme s'il craignait de proférer un mauvais présage.

Celle du capitaine Saurfield était plus animée que de coutume lorsqu'il lui répondit :

« Je savais bien, mon fils, que vous n'étiez pas seulement retenu par vos aversions : j'ai mieux réussi à vous les inspirer qu'à vous détourner d'attachemens que je condamne. Évitez les ennemis de votre pays, livrez-vous à ceux de votre père; puis, applaudissez-vous d'être ce que vous êtes. Trouver des

raisons contre ses devoirs de fils et de citoyen, c'est avoir en effet une âme peu commune! »

Mon père, reprit le jeune homme, je partage votre haine quand elle est juste, mais je ne ferai jamais entrer dans mes devoirs de fils l'oubli de mes propres sentimens. Comme citoyen, je ne veux pas plus être dupe des mots que d'un homme: ma conscience est ma seule règle, et elle me dit que les gens de cœur ne doivent se sacrifier qu'à ce qui le mérite, à un chef de leur choix, à un pays où un homme ne perd de sa liberté que ce qu'il est impossible d'en sauver parmi les hommes. Quand je n'aimerais qu'elle, dans le temps où nous vivons je ne décrocherais mon fusil de mon foyer que pour le defendre; mais il y a un être faible et malheureux que j'aime aussi, une femme dont la jeunesse atteinte par un mal sans remède, n'est que souffrance et tristesse, n'a que moi pour consolation et

soutien : l'abandonner, ce serait une désertion, une lâche désertion ; il n'y a pas de devoir qui commande cela, et s'il y en a un, eh bien ! je le trahirai, eussé-je cent fois juré de l'accomplir. »

« Patrie, frère, n'est-ce qu'un mot ? dit Arnold ; et ce sol, que notre père arrosa du même sang qui réchauffe ton cœur, n'est-ce pour toi qu'un peu de fange délayée par l'eau du ciel ? »

« Non, mon frère, répondit l'autre ; mais quand je ne vois que des hommes asservis et découragés, ma patrie est là où vivent ceux que j'aime ; c'est encore trop d'espace pour que je puisse le couvrir de mon corps : je n'en sortirai point. »

« Et si je vous y forçais, dit le capitaine avec émotion ; si je vous l'ordonnais ? »

« Vous me forceriez à vous désobéir, » reprit Lubbert lentement.

« Je puis du moins vous renier, s'écria Saurfield, en se dressant sur sa jambe absente; vous renier, vous maudire, fils deux fois rebelle! Des hommes m'ont obéi autrefois, dont le plus docile jurait au seul nom d'un roi, et qui auraient jeté leurs fusils pour arriver plus vite sur la batterie où je leur faisais signe de me suivre. »

« Mon père, dit Arnold, calmez-vous : vous savez bien qu'il a la tête ainsi faite. »

Lubbert s'était reculé de quelques pas : il ouvrit brusquement le surtout qui couvrait sa poitrine, et montrant les cicatrices ineffaçables que les dents et les ongles de deux loups acharnés y avaient empreintes : « Est-ce là, demanda-t-il, que votre malédiction tombera ? »

Le capitaine détourna la tête.... fit un geste.... Lubbert sortit.... Arnold le suivit, une main posée sur l'épaule de son frère, et de l'autre faisant signe à son père de s'en remettre à lui.

« Adieu, mon doux Arnold, » pensa le vétéran en lui souriant avec complaisance.... Puis il se prit, comme pour se distraire, à relire le fatal *Moniteur*. — Quand ils ne sont pas endurcis, les vieillards ont encore bien des chagrins avant d'en finir.

« Tu es trop l'homme des bois, mon bon frère, disait Arnold, en se penchant pour lui faire voir son sourire et son regard d'ami. Tu ne sens pas assez ce que c'est que vivre avec d'autres : la société, comme elle est, te fâche, et vraiment elle n'est pas bonne; mais, à ce compte, notre vie elle-même, qu'en penses-tu ? Et pourtant, nous nous y accommodons tous, en tâchant de la

disposer mieux. Crois-moi, il ne faut pas s'isoler pour crier dans le désert, mais prendre part à ce qui se passe, se faire une influence par sa position, par sa conduite, et s'en servir selon ses vues. Mais, trancher du sauvage, tiens, cela m'est suspect : mauvais signe pour la raison et pour le cœur. Il faut laisser cela aux gens qui n'ont pas de cervelle, ou qui n'en ont que pour être de pauvres fous. »

« Parle, parle, Arnold, répondait Lubbert : j'aime à t'entendre, quoique nous ne pensions pas tous deux de même. Je ne t'en aime pas moins, mais je garde aussi mon avis. On ne refait pas ses idées, car on ne refait pas son caractère, et l'on n'apprend qu'à les cacher quand on ne daigne ou qu'on n'ose plus avoir même de la franchise. »

Les deux frères s'entretenaient de la sorte

tout en suivant le même chemin; et à les voir, on eût pu prêter à l'un le langage de l'autre : cette démarche assurée, cette figure mâle, ces grands yeux ardens, c'était Arnold; ces traits gracieux, cette chevelure blonde et bouclée sur un front blanc et pur, cette bouche fine et cette taille souple, c'était Lubbert. Leurs deux âmes s'étaient trompées de corps.

Enfin ils se séparèrent, et Lubbert hâta sa marche vers une maison située à l'extrémité de la ville. Là, demeurait un vieillard paralytique, avec une nièce, sa fille d'adoption, qui le soignait pieusement, et avait grand besoin de soins pour elle-même : ses yeux bleus étincelaient d'un feu aride qui laissait souvent tous ses membres glacés, pareil à la flamme qui luit dans un sépulcre; ses joues n'avaient de couleurs que deux empreintes d'un pourpre ardent tracées au coin

de sa paupière, comme si elles s'y étaient fixées sous la pression d'une main brutale; et plus d'une fois, en la voyant, le moins expert avait dit: « Est-ce que cette jeune fille n'est pas poitrin aire ?»

Lubbert seul en doutait parfois. La pauvre enfant aussi, car quand la vie fuit goutte à goutte, l'espoir repose au fond du vase. Elle se croyait bien surtout alors que le soleil flambait sous un ciel pur: elle se retrouvait en vie dans cette bonne saison de lumière et de flamme, où il semble que les plus vieux puissent seuls dire avoir connu l'hiver.

Or, au temps dont nous parlons, l'hiver régnait dans toute sa laideur, et plus hideux que jamais, car ce fut lui qui escorta l'étranger en France: il amena du Nord avec lui ces loups qui accouraient chez nous par

bandes pour se gorger de nos dépouilles. Et, de fait, l'hiver fut cette année plus rigoureux que de coutume ; comme si, depuis Moscou, il s'acharnait à la poursuite de nos soldats accablés, et que le Nord vomît à-la-fois sur nous ses hordes détestées et son odieux climat.

Le mal d'Hélène avait donc visiblement empiré, et elle se cachait de son mieux au vent glacial qui déchirait sa poitrine.... Mais voici Lubbert qui vient, et sa vue vaut mieux pour elle que soleil, printemps et santé....La jeune fille entr'ouvrit la fenêtre où ses yeux guettaient sa venue, tout brillans derrière la vître, et sa main se posa sur sa bouche ; mais ce n'était point pour la défendre contre l'air.

« Comment êtes-vous aujourd'hui? » dit-il en entrant.

« Qu'avez-vous donc? s'écria-t-elle : comme vous êtes pâle! »

« J'ai du chagrin, Hélène, répondit Lubbert, en lui pressant la main; l'étranger est le plus fort; il est en France. » Et alors deux larmes passèrent dans ses yeux.

« En effet, dit Hélène avec émotion, il faut que vous ayez bien du chagrin, car je ne vous avais jamais vu pleurer. »

Or, Lubbert avait souvent pleuré à cause d'elle, mais Hélène n'en savait rien.

« Tous les jeunes gens vont partir, » dit-il, en la regardant avec tendresse.

« Tous! » s'écria-t-elle en se rapprochant de lui.

« Oui, reprit-il, tous, hors un seul, et

vous savez bien qui, Hélène.... Je viens de le déclarer à mon père.... Mon frère lui-même prend les armes, lui qui n'a jamais touché un fusil de chasse seulement. »

« J'espère, répondit la jeune fille, j'espère qu'il reviendra.... Il nous évite votre frère, mais je l'aime.... Seulement, il me semble qu'il sera épargné, tandis que vous, si vous faisiez la guerre... »

« Et vous avez raison de l'aimer, interrompit Lubbert avec feu : Arnold est doux comme une femme, mais il a le courage d'une mère qui voit ses enfans en danger. J'espère aussi qu'il reviendra : nous avons toujours vécu ensemble, et je serais trop malheureux s'il mourait sans moi. »

« Que parlez-vous de mourir à notre âge...

à votre âge? reprit Hélène. Il y a bien des vieux soldats en Alsace, et pourtant ils ont vu beaucoup de batailles. »

« Oui, dit Lubbert, l'Alsace est remplie d'hommes qui ont plus de cicatrices que de rides, et d'enfans qui remplacent leurs pères dans les rangs. L'Alsace est peuplée de vétérans, Hélène; mais l'ennemi vient chercher les vieux lions dans leur retraite, et il y en a plus d'un qui mourra au feu comme s'il était jeune; aussi je voudrais vous voir en lieu plus sûr : c'est un mauvais lot pour une contrée que d'être au bord de la frontière, et la guerre connaît mieux les moindres coins de notre pays que ses plus anciens habitans.... Oui, je voudrais vous voir en lieu sûr, Hélène, car je crains bien qu'avant peu l'étranger ne se répande autour de nous, et que nos soldats ne puissent plus lui disputer que les citadelles. Si vous étiez à l'abri dans quelque place

bien forte, je serais plus tranquille.... Ne pensez-vous pas? »

« Vous savez bien, Lubbert, dit la jeune fille, que je ne consentirai jamais à quitter mon oncle, et, dans son état, dans cette saison, vous savez bien aussi... J'ai peur, ajouta-t-elle, que vous ne vouliez tant être sans crainte pour moi, afin d'aller ensuite vous battre comme votre frère; et pour qui seraient les craintes alors? soyez juste. »

« Vous ne l'êtes pas, Hélène, répondit Lubbert: vous m'avez fait promettre cent fois de ne jamais vous quitter, comme si ce n'était pas trop d'une.... et quand on devrait me montrer au doigt, m'appeler *le lâche* pour tout nom; quand je devrais sortir de mon obscurité par la honte et devenir fameux à force d'infamie, je vous jure que je ne m'éloignerai pas; car il ne me manque qu'un seul courage, celui de vous affliger.»

« Ce ne serait pas du courage, dit-elle à voix basse.... Si nous nous séparions, il n'y aurait pas seulement entre nous les dangers que vous pourriez courir.... Regardez-moi, Lubbert : voyez quelle figure j'ai. »

« Plus belle que jamais ! » s'écria-t-il avec un sourire forcé.

« Ah ! reprit-elle avec un sourire plus doux et plus triste, vous-même, Lubbert, vous aimeriez mieux que je ressemblasse à notre bonne Madeleine, avec sa grosse santé et cette grosse figure qui nous a fait tant rire souvent. La mienne ne peut pas vous donner de gaîté, Lubbert, et si vous la voyez dans vos rêves, je suis sûre que vos rêves mêmes en sont tout attristés. »

« Hélas ! dit-il, fût-elle cent fois plus pâle (et il le dit exprès, car les joues d'Hélène étaient plus eclatantes que de coutume), fût-

elle cent fois plus pâle, je sentirais à la voir plus de bonheur que je n'en mérite.... Quand je ne vous aimais pas encore, Hélène, je me suis souvent arrêté à regarder nos beaux paysages, à jouir de leurs bruits, de leurs ombres, de leurs lumières; à interroger la nature, à lui répondre; et je trouvais tout cela admirablement beau, admirablement riche, plein de choses qui seules m'allaient au cœur; mais quand je vous vois, je retrouve mieux que tout cela : la plus merveilleuse nature est pauvre auprès de vous; car celle où il me semblait voir mon âme réfléchie, c'est moins que vous, ce n'est plus moi. »

« Pourtant, reprit la jeune fille, quand l'automne reviendra.... vous savez.... à la chute des feuilles, Lubbert, la nature me rappellera à votre pensée.... Flétrie comme moi avant l'hiver.... Et peut-être alors ne serai-je plus pour vous qu'un souvenir.... S'il ne vous

manque que le courage de m'affliger, eh bien, ayez celui de supporter en homme.... »

« Vraiment, interrompit Lubbert avec un peu d'amertume, il faut que j'en aie pour vous entendre parler ainsi.... Tout ce que vous me dites-là, voyez-vous, je n'en crois pas un mot, et je ne puis m'empêcher d'en souffrir, comme ceux qui, dans un théâtre, se tourmentent de leurs terreurs imaginaires... Vous vous trompez sur votre santé, Hélène; vous êtes une enfant, ma bonne Hélène.... Votre vue me donne trop de calme, entendez-vous bien cela?... Et si vous portiez dans votre sein quelque germe funeste, il ne serait pas possible que je me sentisse auprès de vous si confiant dans notre avenir: mon cœur partagerait vos pressentimens, comme il fait de tout ce qui est vraiment dans le vôtre.... Il ne vous faut qu'un peu de patience et de soins.»

« Et que vous restiez là, dit la jeune fille en l'inclinant doucement vers un siége, que vous restiez avec moi, quoi qu'il arrive.... Comme cela je puis vivre encore long-temps, deux fois plus qu'une autre, tant je dors peu.... sinon, autant vaudra me tuer tout de suite : j'aurai de moins quelques jours trop cruels pour m'y condamner.... Si je devais passer ma vie avec vous, Lubbert, peut-être vous laisserais-je agir comme votre frère Arnold : je suis une enfant de l'Alsace, et j'ai appris de ma nourrice des chansons qui sont cause que plus d'un vieux soldat m'a embrassée. »

« Vraiment ? » dit Lubbert en riant.

« Oui, oui, et je vous les chanterai quelque jour, dit-elle tout bas.... mais notre bonne Alsace, reprit-elle, a assez de braves gens pour la défendre : moi, je n'ai que vous; et puissiez-vous me défendre contre

mon ennemi ! car j'ai une peur affreuse de la mort. »

« Tenez, obstinée que vous êtes, dit Lubbert, vous voyez bien que vous n'êtes pas.... que vous n'avez pas le mal que vous pensez.... Car tout le monde sait cela.... Vous n'avez qu'à le demander au premier venu, à votre Madeleine : quand on a ce mal-là, on fait toujours des projets pour l'avenir, des châteaux en Espagne, que sais-je ? Et vous, c'est tout le contraire.... Ainsi.... »

« Moi ? s'écria-t-elle avec cette vivacité soudaine qui la prenait souvent ; moi ? oh ! j'en fais, Lubbert, j'en fais chaque jour de beaux, de longs projets. Si je vous les contais, vous seriez bien surpris de me trouver tant d'imagination, d'espoir, tant de folles fantaisies.... Mais, si loin que je regarde dans l'avenir, je vous vois à côté de moi, et je n'in-

vente rien que pour nous deux ensemble. Il n'y a qu'un rêve où nous nous séparons, ajouta-t-elle: c'est celui qui me ressaisit souvent au milieu des espérances les plus douces, celui où je vois une mort prochaine me guetter pour me prendre. Là, je vous quitte, Lubbert, vous souhaitant de vivre longtemps, pour que j'existe encore dans votre âme en ce monde; là, je vous dis adieu.... Mais pas avant, mon ami, de grâce; et s'il arrive qu'à la fin je fasse comme j'ai vu faire à des malades tels que moi, lorsqu'ils ont perdu toute raison, toute patience; s'il arrive que je vous repousse, restez encore malgré moi. Alors je serai folle.... Plût à Dieu que je le fusse aujourd'hui! »

« Dieu m'est témoin, dit Lubbert en se parlant à lui-même et en parcourant la chambre à grands pas, Dieu m'est témoin que jamais je n'ai hésité à te suivre comme

ton ombre, toi, le meilleur, le plus beau de ses anges; toi, le plus adoré! Mais, si l'on me disait : Viens Lubbert! Lubbert, si tu restes tout périra, les tiens et toi; viens, ou le monde va t'exécrer, te mépriser, te maudire; viens, ou il n'y aura pas de malheur si affreux qu'il ne vaille mieux que ta fortune, d'opprobre si vil qu'il ne vaille mieux que ton opprobre!... Si l'on me disait cela, si j'en étais sûr, et que pourtant je ne restasse point, puissé-je trouver pis que tous ces maux ensemble! puissé-je mériter de la perdre, la perdre, la retrouver, et la reperdre encore deux fois! »

« Dieu vous entende! Dieu vous bénisse, Lubbert! dit Hélène, les yeux pleins de larmes... car j'ai eu bien peur quand j'ai vu que vous pleuriez comme je pourrais faire. »

Les deux amans, les deux amis, échangè-

rent encore quelques paroles; puis Lubbert courut chez son père, prit congé de lui jusqu'au lendemain, et, sellant un bon cheval, son favori, il se lança au grand galop sur la route qui menait à Colmar.

Oui, Lubbert, choisis ton meilleur coureur; arme tes mains d'un fouet qui le déchire et tes pieds d'éperons aigus; rougis les flancs de ton cheval; dépasse le vent, devance l'oiseau... et reviens vite... ou plutôt, que ta monture, à peine lancée, s'arrête, qu'elle se cabre et te renverse; qu'elle se tue, qu'elle te blesse, et qu'on te relève mourant aux portes de la ville; car la quitter un jour, vivre un jour encore.... ah! malheureux, c'est trop!

Lubbert, en s'éloignant, passa sous les fenêtres d'Hélène: il arrêta son cheval, et lui dit encore un adieu qu'elle lui rendit vingt

fois. Le cheval maudit sautait d'impatience.... Il entraîna son cavalier.... Lubbert tourna la tête au détour de la rue, et vit Hélène qui lui tendait la main.... puis, il ne la vit plus.... il ne la verra plus.... Et plût à Dieu qu'Hélène fût morte à ce même moment!

Hélas! en cet instant, Hélène ne songeait pas à la mort: l'amour de Lubbert lui faisait croire à une longue vie. Ne pouvant penser, pauvre innocente fille, qu'elle pût être privée d'une vie si heureuse, elle répétait vingt fois ce nom chéri; elle disait aussi le sien, et il lui semblait que ce fût encore le même; elle riait, elle pleurait, envoyait mille baisers sur les traces du beau cavalier.... « Car, il est beau, disait-elle; il est bon; il n'aime que moi.... Vraiment, je lui ressemble, ajouta-t-elle, en se mirant avec complaisance : j'ai tout ses yeux; mais les siens sont plus grands; » et elle se retournait comme

pour les voir ; et vraiment elle les voyait, et elle pleurait encore; car les femmes comme elle ont un cœur triste, et ce ne sont pas leurs peines qui les attendrissent le plus.

Ah! pauvre Hélène! il y aurait encore mille choses à dire de toi, et l'on voudrait tarder le plus long-temps possible à raconter la fin de tout ceci.

Le soir du jour où Lubbert partit en hâte pour Colmar, Arnold se dirigea à quelque distance de la ville, vers la chaumière d'une vieille paysanne dont la fille avait été sa nourrice. Brigitte, on eût pu le dire, était aussi un vieux soldat : elle avait servi près de quarante-huit ans, cantinière du régiment de dragons colonel-général, devenu depuis 10[e] de l'arme. Sa première bataille fut Rosbach et sa dernière Austerlitz; ce qui n'empêchait pas qu'elle n'eût d'ailleurs

fini, la brave Brigitte, ainsi qu'elle avait commencé : à Rosbach, elle avait sauvé les cravates de son étendard en les cachant sous ses jupons, et elle avait rapporté d'Austerlitz, dans son havre-sac, deux ou trois lambeaux de guidons russes et autrichiens qui servaient encore de trophées à sa chaumière : des bouts d'aigles à deux têtes pendaient enfumés au toit de la vieille ; ou bien, quand la grèle avait troué sa fenêtre, elle se servait des armoiries des Czars et des Césars pour boucher la vître brisée...... Elle riait en les voyant-là, comme ferait le diable s'il essuyait ses pieds à l'étole du pape, et les montrait du doigt aux conscrits qui passaient.

Arnold entra dans la cabane sans être aperçu ; car, de nuit comme de jour, Brigitte à peine fermait sa porte, disant qu'elle n'avait jamais pu tenir dans une place forte ; qu'il n'y avait pas de voleurs dans son bon

pays d'Alsace, et que la dent des loups n'était pas assez dure pour ses os.

« Bonsoir, grand'mère, » dit Arnold à la vieille, qui, courbée dans l'ombre, jurait toute seule au coin de son feu.

« Qui vive ? » cria-t-elle, en saisissant un tison enflammé pour éclairer un peu la chaumière; « qui vive ?... Est-ce toi, Rudig ? »

« Non, grand'mère, » répondit Arnold, qui la nommait ainsi pour avoir été nourrisson de sa fille, « ce n'est pas votre petit-fils Rudig; c'est votre petit-fils Arnold qui vient vous dire adieu. »

« Déjà ! » dit Brigitte en reprenant son attitude; « déjà ! et à peine si vous êtes entré... Asseyez-vous-là, » ajouta-t-elle en lui montrant l'autre coin de l'âtre, « et n'allez pas me

prêcher comme à votre ordinaire, fils de l'église; car ce soir, vois-tu, je n'écouterais pas le bon Dieu lui-même, s'il s'en mêlait. »

« Qu'avez-vous donc, grand'-mère? » lui demanda Arnold en souriant.

— « J'ai que j'avais moins froid quand j'étais au bivac qu'aujourd'hui sous mon toit. L'hiver ne vaut pas le diable à présent, et quant à cela, si le bon Dieu s'en mêle, on ne s'en douterait guère. »

« Pourquoi ne voulez-vous pas venir demeurer chez mon père? » dit Arnold, en la couvrant d'un vieux manteau de dragon qui pendait à la muraille : « Vous savez bien que nous vous aimons tous; et vous parleriez de guerre ensemble. »

« Bah! j'aime mieux camper dans le bois, conscrit, répondit-elle; et puis, votre

père est un brave invalide; mais il n'a vu la guerre qu'au commencement, et il est toujours à crier contre ce pauvre cher homme d'empereur; et ça ne me convient pas.... Nous finirions par nous arracher les moustaches. Dans le temps, j'ai dit : Vive la république !... Tout d'même, c'était une bonne troupière aussi; mais elle a pris sa retraite; et à présent, Vive l'empereur !.. Une nuit, gelée comme celle-ci, la veille d'Austerlitz, j'ai entendu toute une armée, cavalerie, artillerie, infanterie, crier cela, pour ne rien dire des vivandières.... Bonnes Françaises !... Et c'était une armée qui, sans me flatter, savait faire taire le canon comme le faire beugler, quand elle disait bonjour à son empereur, ou bonsoir comme cette nuit-là.... Les oreilles m'en cornent encore.... C'est la dernière fois que j'ai entendu des cent mille hommes crier vive l'Autre, tout près de mourir pour lui.... Car, le soir du lendemain, il y avait bien de ces

voix-là qui n'ont pas répondu à l'appel; et j'ai encore entendu crier vive l'empereur après la victoire, mais les blessés avaient beau s'en mêler, il y manquait du monde, et l'on voyait bien qu'il y avait de grands trous dans les rangs. »

Le nom d'Austerlitz avait poigné le cœur d'Arnold, et il ne put retenir un soupir.

« Bon ! reprit la vieille, voilà mon séminariste qui pleure!... Ils sont bien morts, ceux-là, allez, et sans *de profundis*. Il n'y a pas de quoi pleurer: il en reste.... Il fallait voir, cette nuit de la veille, les bivacs s'allumer comme un coup de canon, et flamber sur toute la ligne, quand l'empereur vint voir si ses enfans dormaient! il fallait voir reluire la gueule des obusiers comme s'ils crachaient déjà du feu!... Ils avaient un air d'être là, tranquilles, à regarder la chose.... Il fallait voir la

grande armée avec son petit empereur!.. Je ne dis rien de celui d'Autriche, qui vint nous faire visite après, ni de celui de Russie, qui nous demanda la permission de se sauver; car, le diable m'emporte si on aurait dit qu'ils étaient ses anciens; et François avait la tête de plus que lui, mais quand il le salua, il ne lui venait pas jusqu'au cœur...Tiens, j'ai soixante-quinze ans, mais je voudrais encore y être, à voir tout ce monde-là, qui était poli avec nous, et ces chapeaux à plumes qui nous saluaient honnêtement. Ce n'est pas qu'on le leur rendait: le Français n'est pas fier....Oui, je voudrais y être encore, à ramasser sous la mitraille mes pratiques de la grande armée quand le biscayen les jetait sur le dos, les bons ivrognes, ou être enterrée avec eux, en brave femme de troupe, dans les ornières d'une roue de canon, pour dire qu'on l'est; car du diable si je tiens à ce qu'on m'enterre! Pas plus qu'à vivre, toute verte que je suis.»

« Grand'mère, dit Arnold tristement, si vous voulez encore voir la guerre, vous n'avez qu'à venir avec moi, car j'y vais.... Mon père m'y envoie, et c'est pour cela que je suis venu vous dire adieu, » ajouta-t-il en l'embrassant.

« Vraiment! s'écria la vieille, en le serrant de toute sa force.... Eh bien, la jambe de bois mériterait une jarretière en ruban rouge.... Toi soldat! enfant: ça me fait plaisir, Arnold; et je savais bien que le lait d'une fille à moi te reviendrait à la gorge; que tu mâcherais un jour la cartouche au lieu de tes chiens d'*oremus*.... Dieu nous bénisse! La poudre, c'est un bon sevrage, Arnold; la poudre, l'eau-de-vie et un casque de dragon, ça pare plus de mauvais coups qu'un bourrelet... Car je veux que tu reviennes, mon enfant.... Et je m'en vas avec toi, ajouta-t-elle en se levant.... Et Rudig a bientôt quinze ans : il

peut venir aussi.... Et nous partirons tous trois ensemble; et mordieu ! je finirai au son du canon.... c'est dit ! »

« Grand'mère, reprit Arnold, il vaut mieux en effet que vous ne restiez pas ici, car... Écoutez : il y a une chose qui va vous faire de la peine, ajouta-t-il en la forçant à se rasseoir.... Le temps d'Austerlitz est passé, grand'mère, bien passé.... nous sommes battus, battus partout, et l'ennemi... »

« Ah ! dit la vieille en riant de pitié, êtes-vous aussi de ceux qui croient tous les contes qu'on fait depuis 1812 ?... La grande armée, l'empereur battus par ces chiens-là !... Ah ! ah ! ah !... comment pouvez-vous croire ces grosses bêtises, Arnold, vous qui êtes un savant, un avocat ?... Demandez un peu à votre père, tout bavard qu'il est contre l'autre, demandez-lui un peu si notre empereur des Fran-

çais recule devant ces troupeaux de hongres, quand il a derrière lui ses braves régimens en muraille; à moins que ce ne soit comme à Austerlitz, pour les attirer dans le trou, les foutus bêtes, et leur chauffer à coups de canon un bain dans le lac glacé.... J'en ris encore!» Et elle se frottait les mains.

« C'est mon père qui me l'a dit, répondit Arnold; et les bulletins eux-mêmes... »

« Les bulletins sont des sacrés menteurs, interrompit Brigitte avec colère; et je suis bien aise de ne pas savoir lire, mordieu!... Mais je sais ce que c'est que tout ce monde-là: je les ai vus assez long-temps les uns et les autres; j'ai vu assez long-temps le drapeau tricolore aller tout seul d'un bout de champ de bataille à l'autre, et marcher, tête droite, au travers des baïonnettes, des carrés, des boulets, et leur passer sur le ventre,

et grimper sur leurs redoutes et leur fouetter ses morceaux par la gueule des batteries... Ne croyez pas qu'il puisse reculer, Arnold, ne le croyez pas! Je le connais, enfant; je l'ai vu quinze ans au feu: je sais ce qu'il peut faire et ne pas faire, entends-tu? »

« Hélas! répondit Arnold, ce temps est fini, grand'mère, et l'ennemi est en France à présent. »

« Où dis-tu qu'il est, l'ennemi? » s'écria la vieille sans faire un geste.

« En France, en France, » reprit Arnold en se courbant, et la tête dans ses mains.

« Lui!...» dit la vieille accablée; car ce coup était trop pesant pour son obstination même. « C'est donc vrai tout ce qu'on a dit? » ajouta-t-elle avec une profonde consternation: « l'empereur est donc mort, et tous mes

anciens camarades aussi? Il n'y a donc plus un seul de ceux que j'ai vus après Austerlitz? Il n'y a donc plus un seul de vous, grenadiers, voltigeurs, housards, cuirassiers, dragons du 10e?... L'ennemi en France!... Vous êtes donc tous morts?... C'est donc ça que les ministres comme vous se font soldats, Arnold?... Il n'y a donc plus de France, aussi?... Ah! bon Dieu!... »

« Ils sont vingt contre un, » dit Arnold.

« Oui-dà! » dit la vieille toujours abattue.

« Les plus braves ont des revers, » ajouta-t-il.

« Oui, » dit-elle encore.

— « Mais nous pouvons reprendre le dessus, grand'mère : on est plus fort chez soi. »

— « Oui, Arnold... Pourtant nous les avons toujours battus chez eux, mon enfant... Ah! bon Dieu!... » Et elle agitait ses vieux membres, comme pour en tirer une étincelle du feu qui reste aux vétérans.

« Il faut vous mettre en sûreté, grand' mère, reprit le jeune homme, vous et Rudig... Mon père vous emmenera. »

« Non! » s'écria-t-elle cette fois en revenant à elle-même : « Que le tonnerre m'écrase si je bouge, si je me sauve, moi ni le seul fils de ma seule fille, votre nourrice, Arnold!... Et votre père n'a pas perdu sa jambe pour s'enfuir maintenant, j'en suis sûre... Non, mille bombes! je ne me suis jamais sauvée qu'à Rosbach; et depuis ce temps, sans parler de Saint-Cast, de Bergen, de Minden, de Friedberg, jeux d'enfans de l'ancien régime, depuis ce temps j'ai toujours été en

avant, et ma charrette marchait en tête de nos caissons, et mon limonier a souvent brouté au fourrage des grands'gardes.... J'ai autant vidé de gibernes que de barriques, entendez-vous ? mordieu!... Et que le diable m'étrangle si je me dérange à mon âge!... Je veux être coupée en quatre si je romps d'une semelle, quand même ils seraient là, les brigands, pour nous éventrer, moi, Rudig, et vous-même, Arnold!... Je me fous d'eux à présent comme toujours!... Qu'ils me pendent, m'écorchent, ou me brûlent!... Eh! qu'est-ce que cela me fait? »

« Pourtant, dit Arnold, s'ils venaient.... Rudig... »

— « Eh bien, Rudig.... Après?... Rudig est fait pour mourir comme un autre.... Quand ils seraient là vingt mille, je vous dis que je ne remuerais pas.... J'ai vu nos grenadiers à Marengo.... Et un jour que des conscrits pre-

naient la route par le mauvais bout, j'ai mis ma charrette en travers. » — « Bah! reprit-elle, quand ils seraient là, je ne le croirais pas encore.... C'est impossible, l'ennemi en France!... Ah! ah!... l'ennemi en France!... Ils ont trop mangé de raisin dans le temps en Champagne, les buveurs de bière; et de nos grapillons de mitraille aussi.... Ah! ah! ah! ah!... »

Tout à coup une voix à demi-étouffée crie sourdement : « A vous! grand'mère.... Sauvez-vous!... » Et au même instant, un coup de pistolet brilla à la porte de la cabane et l'éclaira comme la foudre.

« Vive l'Empereur! » répondit la veille, à qui ce bruit bien connu, s'unissant à ses pensées du moment, rappela son cri de guerre, et qui, se sentant frappée, dit ainsi la seule prière qu'elle sût, « Vive l'Empereur!... » Et, comme un cavalier qu'une balle désar-

çonne, elle se laissa aller morte aux pieds d'Arnold, soudain redressé.... Le vieux manteau de dragon retomba, linceul guerrier, sur le corps de la vieille dragonne.

. . . .

Il était sept heures du matin : le froid était vif; le soleil semblait se lever péniblement au-dessus des montagnes, et ses rayons pâlissaient sur la neige; la campagne n'avait pas d'ombre.

En ce moment, Lubbert la traversait au galop, revenant de Colmar. La veille, Hélène l'avait prié de s'y rendre sans retard pour en rapporter des titres importans déposés chez un notaire : son oncle voulait profiter d'un faible retour de vie pour mettre ordre à ses affaires, disait-il, et faire son testament en faveur d'Hélène.... Et moi, pensait-elle, je veux avoir quelque chose à lui léguer.

Lubbert donc se hâtait, et se réjouissait de la vitesse de son cheval. A peine faisait-il attention à quelques sons qui se croisaient dans le lointain, comme ceux du tocsin quand il appelle au secours.... Le feu sans doute à quelque hameau, pensait-il; et il se disait, en entendant les sons se répandre et se répondre : « Si jamais l'ennemi pénètre dans nos montagnes, voilà qui nous servira de télégraphe et de tambour.... Nous en viendrons bien à bout. »

Tout-à-coup il aperçut de loin un piéton qui venait à lui, et en s'approchant, il crut reconnaître Hermann, palefrenier de son père. C'était lui en effet, Hermann, un ancien cavalier, serviteur fidèle, homme d'un phlegme et d'un laconisme inexprimables, connu par son horreur pour toute marche à pied, si courte qu'elle pût être.

« C'est toi, Hermann ! » dit Lubbert surpris, et se renversant sur la croupe de sa monture qu'il eut peine à retenir.

« C'est moi, » reprit l'autre, en passant sa main dans les crins du cheval.

— « Et où vas-tu? »

— « Au-devant de vous. »

« Pourquoi cela? » demanda Lubbert, à qui l'air calme de l'Alsacien ne donnait pas d'inquiétude.

« Votre père m'envoie, » répondit Hermann.

« Est-il si pressé de me voir? » dit Lubbert en reprenant sa marche, et souriant à l'idée que son père avait hâte de l'embrasser malgré l'entretien de la veille.

« Courez, » dit Hermann en lâchant l'encolure.

« Mais parle donc! » reprit Lubbert impatienté.... « Tiens, monte derrière moi, paresseux, ajouta-t-il : je serais à la ville en moins de temps que tu n'en mettrais à t'expliquer.... Saute! »

Et Hermann se plaça en croupe. Sa main, passée autour de Lubbert, eût pu sentir son cœur qui commençait à se troubler; mais Lubbert lui-même n'y prenait pas garde. Le cheval entama le terrain avec sa vigueur ordinaire, et ses hanches robustes soulevaient le palefrenier aussi aisément qu'un porte-manteau.

« Bonne bête! » dit Lubbert en regardant la route fuir sous lui.

« Oui, dit Hermann.... Rendez-lui tout. »

— « Pourquoi n'as-tu pas pris ton cheval cap-de-more ? C'est un bon coureur aussi, et je ne t'ai jamais vu aller sans lui seulement au cabaret. »

« Mon cheval ? » reprit Hermann, en faisant un geste singulier.

— « Eh bien ?... »

— « Il n'y a plus de chevaux chez nous. »

Lubbert se retourna à moitié en fronçant le sourcil. — « Que veux-tu dire ?... » Le coureur se ralentit un peu.

— « Le toit de l'écurie est tombé cette nuit. »

« Tombé!... s'écrie Lubbert; on vient de le refaire. »

« Le feu! » dit Hermann.

« C'est donc pour nous le tocsin? » demanda Lubbert ému de colère et d'inquiétude.

— « Oui. »

— « Et mon père?... »

« Je l'ai sauvé, » répondit Hermann, en avançant une main que la flamme avait à demi dévorée.

« Ah! dit Lubbert, rassuré et radouci, reste, mon pauvre Hermann.... » et en même temps il fit sentir l'éperon à son cheval. « Arnold n'est pas blessé? » ajouta-t-il.

— « Je n'en sais rien. »

« Malédiction ! » dit Lubbert à demi-voix... « Et où le feu a-t-il pris ? »

— « A l'écurie. »

« Est-ce la faute du palefrenier ? » demanda Lubbert en se retournant encore.

« Moi ! » répondit Hermann.

— « Mais dis-moi donc comment le mal s'est fait... »

— « Les cosaques sont venus cette nuit, et ils ont mis la ville à feu et à sang. »

Voilà ce qu'entendit Lubbert ; voilà la plus longue phrase qu'Hermann eût jamais dite.... les mots les plus horribles qu'une

bouche humaine pût proférer !... Voilà pourquoi Lubbert a poussé un tel cri, que son cheval s'est câbré d'épouvante comme s'il voulait fuir vers la nue.

Hermann fut renversé.... Lubbert rabattit de son poing le cheval contre terre, et de l'autre il couvrit ses flancs d'autant de coups de fouet que ses pieds furieux y plongeaient d'éperons.

L'étalon sauvage court moins vite, lorsqu'à ses côtés courent des loups affamés qui l'excitent de toutes leurs dents.... Les quatre fers de l'animal s'enflammaient en s'entrechoquant sur la neige, et se jetaient tant d'étincelles qu'on eût dit qu'ils s'éclaboussaient sur le torrent d'une lave.

Oui, même alors, le cheval eût couru moins vite ; et pourtant le cavalier fut dix

fois prèt de se lancer à terre, croyant que sa monture restait en place.... Il était fou.... Et se penchant, vautré sur elle comme un tigre sur le dos d'une jument d'Afrique, il mêlait à sa crinière ses cheveux nus et hérissés.... Son manteau s'allongeait raide derrière lui , comme l'aile d'un vautour qui plane, ou une voile que le vent arrache à ses amures.

Que vous dirais-je?.. On ne peut chercher parfois à peindre que ce qui frappe les yeux.... Car pour ce qui se passait dans l'âme de Lubbert, lui-même n'en pouvait rien exprimer que par mille imprécations pas même achevées ; et il y a encore trop peu d'hommes qui aient éprouvé de telles passions, pour que le langage en soit trouvé , s'il existe.

Hélène! Hélène!... Ce nom plus chéri que jamais se choquait dans toutes les fibres de son

cerveau, tressaillait dans tous les battemens de son cœur et de ses artères fiévreuses... Il l'entendait dans chaque souffle que le vent poussait à son oreille, et au milieu du bruit de sa course sur le verglas brisé.... Il le voyait se tracer en caractères sanglans, danser, s'agrandir, se rompre sur les nuages gris du pâle horizon d'hiver.... Il y avait autour de lui mille fantômes qui tous n'avaient qu'un même visage.

Mais il n'entendait pas le tocsin l'entourer comme d'un autre horizon d'échos et de tintemens sinistres, et jeter de toutes parts mille clameurs tremblantes, qui tantôt semblaient passer près de lui en lui laissant leur avis funèbre, et tantôt l'appeler de loin, comme si, messager rapide, ce fût le même son qui parcourût la contrée, semant son vol d'une longue traînée de cris lugubres... Il n'entendait pas ce bruit étrange et effrayant qui

semble sortir du sein de la terre lorsque beaucoup d'hommes s'agitent à sa surface, et que la crainte remue toute une fourmilière.

Ah! certes, il y a des instans où notre âme n'est plus en nous, et où nos sens s'égarent à l'y chercher.... Lubbert arrivait sur une côte d'où l'on découvrait la ville, et ses yeux s'attachaient en vain sur l'incendie : Lubbert ne le voyait pas; il ne voyait pas les paysans qui accouraient de toutes parts, à pied ou à cheval, et dont plusieurs s'efforçaient de le suivre en lui criant : « Qu'y a-t-il de nouveau? »

Voici la maison d'Hélène.... Le feu n'y est pas.... Personne à la fenêtre où il l'a vue la veille....Un des côtés est fermé; l'autre penche et se balance au vent sur la rue, retenu par un dernier clou.

Le cheval passe.... Lubbert a sauté à bas.... Il s'arrête.... Il parle haut exprès, regardant toujours.... Personne!

La porte est entr'ouverte : il entre, il appelle.... Personne!... Un affreux désordre!... Il parcourt la maison de la cave au grenier.... Hélène, Hélène, montre-toi, fût-ce un fantôme!... Personne!... Nulle trace d'être vivant que du sang sur le plancher.... De quel cœur a-t-il coulé?... Répondez!... Qui répondra?... Personne!... Le paralytique lui-même est absent!... Où est-il?... « Vous savez bien, disait-elle, que je ne quitterai jamais le vieillard. »

Lubbert court à travers la ville.... Ah! qu'elle est affreuse la scène à laquelle il ne prend pas garde!... Tant de mal en une nuit!... Il atteint sa maison : elle brûle encore.... Son père est sur le seuil, tenant par la bride le cheval revenu sans son maître....

Il prend son fils dans ses bras : il l'entraîne en le couvrant de baisers et de larmes.... « De quoi donc voulez-vous me consoler? » dit Lubbert. — « Arnold vit, » dit le capitaine.... Et il mentait. « Ne me donnez pas le change, mon père, s'écria le jeune homme.... Qu'est-elle devenue? S'est-elle cachée? L'ont-ils emmenée, blessée?.... Elle est donc morte?... »

Un étroit embrassement fut la seule réponse de son père.

« Morte !... » reprit Lubbert en se dégageant; « morte de peur ?... L'ont-ils tuée?... Comment?... »

« Hélas! mon pauvre enfant, dit le capitaine, il vaut mieux qu'ils l'aient tuée, les infâmes!.... »

Lubbert comprit aussitôt... Ses deux poings

frappèrent et couvrirent ses yeux..... Mais l'image horrible ne put lui être cachée : l'atroce vérité tenait toute son âme.

Et il faut le dire, ce qu'il éprouva d'abord, ce fut moins rage ou douleur, qu'une profonde et inexprimable pitié pour cette malheureuse jeune fille ; il sentit moins son propre désespoir que l'horreur d'une telle destinée. Mais il ne pensa pas comme son père, qu'il valût mieux qu'elle fût morte ; et il aurait bien voulu la voir pour se prosterner à ses pieds, pour les arroser de baisers et de pleurs.

Puis, la rage le prit... Il s'élança sur un faisceau d'armes pendu sous le portrait de Kléber, et dégaîna le sabre d'honneur que son père avait gagné dans la campagne de Hollande.

« Lubbert ! Lubbert ! » s'écria le capitaine

en se jetant après lui, « veux-tu te tuer, me faire mourir?... Le pauvre Arnold, Lubbert, je ne sais ce qu'il est devenu... »

« Me tuer! répondit le jeune homme; vous faire mourir!... me tuer tant qu'il y aura une goutte de leur sang à verser, à boire! Me prenez-vous pour un lâche, capitaine, pour un fou?... Vous faire mourir!... Non! non! réjouissez-vous, vieux soldat: vous allez revivre au contraire; car j'en vais autant égorger, croyez-moi, en un seul jour, que vous dans toute une guerre....Et s'ils ont des femmes avec eux, des enfans, je veux être damné si je vous les amène! »

« Oui, s'écria le capitaine, assemblez-vous, courez: vous pouvez encore les joindre..... Et tuez-en le plus que vous pourrez... Je voudrais bien te suivre, mon fils, ajouta-t-il tristement; mais ma maudite jambe de bois

ne peut même me soutenir.» Et en effet, le vétéran, en défendant vaillamment sa maison avec ses domestiques, avait essuyé plusieurs coups de feu dont l'un avait fracassé son appui.

« Je leur ferai payer chèrement, même cette blessure, répondit Lubbert.... Adieu, mon père.... Embrassez-moi.... Si vous m'embrassez au retour, vous reconnaîtrez l'odeur du sang étranger.... Adieu.... »

« Hélas, dit Saurfield, en le retenant encore dans ses bras, que ton frère n'est-il avec toi !... Arnold !... Arnold ! où es-tu ?... Mes pauvres enfans !... » — « Oui, dit Lubbert, Arnold ! Hélène !... Oh ! Hélène !... » ajouta-t-il avec de grands cris ; et alors, au lieu de partir, il s'assit par terre, et pleura avec de tels sanglots, qu'un enfant, fils d'Hermann, qui regardait, la main posée sur la porte, se

prit soudain à pleurer lui-même et à crier d'effroi.

« Tu étais comme lui, » dit le malheureux en portant ses yeux sur l'enfant, » douce, belle, innocente, timide; et tu n'aurais, comme lui, pu voir pleurer personne sans pleurer aussi; et tu avais peur de la mort comme il a peur seul dans l'ombre... Ils t'aimaient tous, les enfans... Chacun t'aimait... Moi seul, Hélène, moi seul... Oh! je n'ai pu te défendre; mais je vais te venger... Allons! »

Il se releva, ceignit le fourreau de son sabre, revint à son cheval, jeta deux pistolets dans ses fontes, chercha si dans sa poche était ce long couteau qui l'avait aidé à défendre son père, sauta en selle, et regardant le capitaine, fit un geste et se dirigea au galop vers la maison de ville.

Arnold! pensait le vétéran en suivant son fils des yeux, Arnold, reviendras-tu avec lui?... Reviendras-tu, Lubbert? O patrie! perdrais-je mes deux fils pour toi?.. Ai-je bien encore deux fils à perdre?

« A moi! à moi! » s'écria Lubbert en se précipitant dans la salle commune où la foule des habitans se pressait, mêlée aux paysans assemblés par le bruit du tocsin; « A moi, gens d'Alsace!.. Voulez-vous m'entendre? Voulez-vous me suivre? »

On était là, ne sachant que faire... Chacun parlait... Toutes les bouches se turent, tous les regards se portèrent sur Lubbert... Les hommes ne sont jamais si attentifs que lorsqu'ils sont dans la peine... Lubbert sauta sur une table, disant :

« Il y en a beaucoup ici que je connais et

qui me connaissent.... Je ne parle pas de ceux de la ville, dont plusieurs ont bien connu mon grand-père, homme qui a fait du bien au pays.... »

« *Das ist wahr!* » (cela est vrai), dirent plusieurs bourgeois.

« Je parle, reprit Lubbert, de nos amis d'alentour : j'ai chassé plus d'une fois le loup avec eux ; j'ai souvent passé la nuit dans leurs maisons, au milieu des bois, et j'ai bercé leurs enfans quand leurs femmes avaient à faire. »

« Cela est vrai! dirent plusieurs paysans.... Lubbert, Lubbert Saurfield! le fils aîné de la jambe de bois.... Laissez-le dire. »

« Oui, oui, continua Lubbert en prononçant leurs noms..!. et je les connais tous pour

braves gens, bons Français et vrais Alsaciens. »

« Cela est vrai ! » cria-t-on de toutes parts.

« Eh bien! si cela est vrai, dit Lubbert en élevant la voix, Dieu me damne ! que faites-vous donc ici?... Perdez encore un peu de temps, et vous ne pourrez plus les atteindre.... Car je pense bien que c'est ce que vous voulez.... Ils emporteront leur butin, et nous ne pourrons plus tuer que les traînards... Faisons vite! camarades.... Que ceux qui sont à cheval courent leur couper le chemin, et les forcent d'attendre jusqu'à ce que les gens à pied arrivent.... Si vous voulez m'en croire, il n'y en a pas un qui dormira la nuit prochaine : nous en tuerons autant qu'il y en aura.... Cela vous plaît-il ? »

« Très-bien ! très-bien ! » cria-t-on encore.

Lubbert s'élança vers la place, et la foule

l'y suivit, heurtant contre les portes et se joignant à celle qui se pressait autour de la maison de ville.

« Vite! vite! poursuivons les brigands! » Ce ne fut bientôt qu'un cri.... Vainement quelques vieillards parlaient-ils d'un reste d'incendie à éteindre, de prudence ou d'apprêts: l'impulsion était donnée; et les masses ont cela de bon, entraînées qu'elles sont à-la-fois par leur élan, leur poids, leur ardeur, fortes, alertes, généreuses, qu'une fois en branle on ne les retient pas; on ne les guide même qu'en les devançant; et c'est parce qu'il les devança que Lubbert, guida ce jour-là, ses braves compatriotes.

Honneur à l'Alsace, fertile pour la paix, féconde pour la guerre! L'Alsace qui, du côté de l'ennemi, se tourne, immense forteresse, avec son vaillant peuple pour garnison,

le Rhin pour fossé, pour bastions Béfort, Schélestat, Haguenau, Kehl, où sont venus vieillir et s'user tant de siéges; Strasbourg qui nous garderait à lui seul, et, du haut de sa tour renommée, montrait notre drapeau à l'Allemagne! L'Alsace qui, derrière ce rempart, travaille pour la richesse de la France de toute la vigueur de son sol, de toute l'industrie de ses mille fabriques; produit pour les riches et pour les pauvres, nous fournit fantassins, cavaliers... on sait ce qu'ils sont... les arme, les monte, les paie, les caserne près de glorieux champs de bataille, pourrait suffire à former une armée, suffirait à ses propres besoins et à l'orgueil de la France!

Et il n'y a pas long-temps que l'Alsace a porté jusqu'au Rhin notre frontière; mais, par ma foi! dans ce peu de temps, elle a assez servi la nation!... La langue seule n'y est

pas française : aussi bien, pendant vingt-cinq années, nous avons eu besoin de soldats qui parlassent allemand.... Les housards hongrois peuvent dire ce que sont les housards d'Alsace, et la maison d'Autriche n'a jamais tant pleuré ce membre arraché à l'empire, que lorsqu'il s'est armé contre elle.... Grâce à l'Alsace, la France est la patrie de Kléber!

Voyez ces braves gens : leur ville brûle encore; ils ne savent trop quel chemin a pris l'ennemi ni quel est son nombre : ils n'ont appris son arrivée en France que par ses ravages chez eux; ils n'ont pas de chef; à peine trouvent-ils tous des armes : pourtant ils s'élancent à sa poursuite ; les piétons suivent les cavaliers.... tous sont sûrs de l'atteindre.

Ils ne s'arrêtèrent qu'un moment, devant

leur église, car l'Alsacien est tolérant, mais dévot. Cette église servait à-la-fois aux protestans et aux catholiques.... Lubbert seul passa, impatient; et d'ailleurs de quoi eût-il remercié Dieu?... Quant à demander, il ne demandait rien qu'à lui-même, à sa rage et à son cheval.

Il attendit ses compagnons devant la porte d'Hélène.... « Où sont ses restes? pensait-il; qui donc m'aime assez pour les avoir recueillis?... Ah! c'est de la vue d'autres morts que je veux d'abord repaître mes yeux!... En avant! frères, en avant! »

Enfin la course commence... De grands cris l'animent et la dirigent.... Des femmes exhortent la foule armée; des enfans voudraient s'y cacher pour qu'on les laissât venir... Et quand on atteignit la porte de la ville, on se battait à qui passerait le premier,

comme si ce fût pour fuir et non pour poursuivre.

Là se tenait le capitaine Saurfield, portant des cartouches dans le pli de son manteau.... et il en faisait aumône à ceux qui étaient moins pourvus. Le vieillard, tout en plaçant sa main pleine dans les mains tendues, guettait si quelqu'un ne sortirait pas de la foule pour lui dire : « C'est moi, père, c'est Arnold... » ou bien : « Votre fils Arnold, capitaine, est là derrière qui vient. » Or, il ne vit que son fils Lubbert qui lui cria encore adieu. Hermann le suivait, ayant trouvé une monture, et répétant parfois cette brève parole : « Allons ! »

Ainsi que Lubbert l'avait dit, cavaliers et piétons se séparèrent : les uns, par la vallée, suivirent la trace de l'ennemi ; les autres prirent un chemin qui s'étendait sur la monta-

gne. Ce chemin était plus long, mais praticable, et il aboutissait au point où la côte, se rapprochant du Rhin, s'inclinait vers la route bordant le fleuve. C'était à ce défilé qu'il fallait devancer l'ennemi; sans quoi pas de vengeance. On avait presque onze lieues à faire; il était huit heures et plus du matin : l'ennemi avait d'avance bien près de deux heures... Plus vite donc, plus vite!

Pourtant les chevaux filaient grand train. La montée n'était pas très-roide; la neige criait sous leurs pieds; plusieurs chiens à longs poils devançaient en aboyant la troupe; le vent secouait les crinières; le ciel était froid; et, lâchant la bride, plus d'un cavalier boutonnait sa veste ou rabattait son bonnet fourré... Lubbert courait devant, tête nue.

Le plus grand nombre chevauchait à cru;

plusieurs menaient en croupe un frère, un ami, un voisin, trop faible pour faire à pied la route. La plupart portaient un sabre qui jadis avait servi eux ou leurs pères; d'autres avaient des carabines, des pistolets; il y en avait un (celui-là allait devant avec les premiers) qui n'était armé que d'un fléau, et le faisait battre au vent, comme un guidon, au-dessus de sa tête.

Ils étaient environ trois cents, tous hardis et bons cavaliers; ils galoppaient sans tenir de rang, aussi pressés qu'ils le pouvaient sur la route. On n'entendait que le pas des chevaux et les sifflemens dont leurs maîtres excitaient leur marche.... Lubbert courait toujours en avant.

Ils passèrent près de la cabane de la vieille Brigitte : un cadavregisait devant la porte.... Lubbert le regarda, et fit faire brusquement

un saut de côté à son cheval; puis, se retournant, il vit une part de la troupe sauter par-dessus le corps.... Hermann, qui s'était arrêté, le rejoignit et lui dit : « C'est votre frère. » Lubbert fit un signe et pressa plus vivement sa monture.

Mais elle était fatiguée de sa première course : elle se ralentissait et respirait à grand bruit.... En ce moment, un cheval errant vint à eux qui s'était échappé de la ville pendant le tumulte de la nuit : c'était une jeune et bonne bête que Lubbert avait dressée pour Hélène.... D'un saut il fut sur sa croupe, et, saisissant un bout de licol : « Sers ta maîtresse, » dit-il; et il eut bientôt devancé de nouveau ses compagnons.

Enfin les voilà sur le plateau, qui s'allonge au loin devant eux : le galop redoubla de vitesse.... Ils virent de là, dans la vallée, la

troupe à pied s'avancer rapidement.... Un grand cri partit du plateau.... un grand cri remonta de sa base... Quelques éclats de gaîté s'y mêlèrent parmi les cavaliers; car l'un d'eux, connu d'un grand nombre pour sa bonne humeur, riait aux dépens des piétons, et le rire passa de bouche en bouche, interrompu seulement là où se trouvaient des hommes qui, la nuit, avaient fait quelque perte sanglante. Ceux-là pressaient les autres, et hâtée par son propre élan, la course devenait toujours plus rapide... Bientôt les piétons les virent d'en bas disparaître comme une volée d'oiseaux.

Ils se hâtaient eux-mêmes après l'ennemi, se guidant sur des pas d'hommes et de chevaux qui s'effaçaient les uns les autres sur la neige. On y voyait aussi le sillon de voitures pesamment chargées et les traces du bétail emmené par les pillards. Tout cela

animait nos gens, et souvent les moins avancés débordaient, en courant, les premiers, par les flancs de la troupe, ou passaient sous les bras de leurs compagnons, comme fait un chasseur entre les branches d'un bois, lorsqu'il se presse sur la piste.

Ils marchent donc, ils marchent.... quinze cents environ, sans halte, sans traînards, sans chefs et sans ordre, cherchant la guerre de leur seul courage, de leur seule haine, de leur seul élan.... Régiment, levée en masse, deux fortes armes pour la guerre : le premier la sert de sa discipline, de ses mouvemens, de son ensemble; maniable et et ferme, souple et solide comme une bonne épée; c'est la voix de son chef qui le meut et l'anime; il va sans autrse cris que ceux du commandement : il se forme en carré et s'asseoit comme un basiton sur le sol, se serre en colonne et bat comme un bélier les

redoutes, ou s'éparpille en tirailleurs, ou se déploie en muraille, faisant feu par tous ses créneaux; il peut avancer, faire retraite, ou garder sa place.

La levée en masse est forte par le mouvement: il faut qu'elle aille; toutes les armes lui sont bonnes: fourches, fusils de chasse, haches et faulx; elle confond ses cris et ses coups; elle enveloppe, elle inonde, elle entraîne. Ce qui la dirige, c'est le regard de tous découvrant l'ennemi; ce qui l'anime, c'est une même âme répandue dans mille corps, une haine et une ardeur communes. Elle tombe pêle-mêle sur l'ennemi, comme un arbre touffu jeté bas par un orage, et l'écrase de son poids, de son tronc, de ses mille rameaux. Le régiment, c'est la guerre de science et de calcul; la levée en masse, c'est la guerre d'instinct et de nécessité; celui-là est bon pour la conquête, celle-ci pour

la défense du pays ; il faut être soldat pour le premier : prenez tout pour la seconde, ouvriers, miliciens, paysans : il suffit qu'ils veuillent et qu'ils aient leur cause à venger.

Ils marchaient depuis bientôt cinq heures et allaient faire halte un instant, quand soudain, suivant un détour que faisait la vallée en s'élargissant un peu, ils découvrirent enfin ce qu'ils cherchaient, les braves gens, mais ils ne le tenaient pas encore.

La troupe s'arrêta avec un grand bruit, se répandant à droite et à gauche, comme un torrent qui remonte un obstacle et s'apprête à le franchir... « Les voilà ! les voilà... Dieu soit loué !.. » Ils reprirent haleine, essuyant leurs fronts qui, malgré l'hiver, étaient couverts de sueur. Les uns s'appuyèrent sur leurs armes, d'autres s'assirent sur la neige, et ils en pressaient des poignées contre leurs lèvres altérées.

L'ennemi était arrêté à trois quarts de lieue environ : il avait allumé de grands feux, et se repaissait en se délassant aussi. Il comptait à peu près quatorze cents hommes, dont un quart à cheval, cosaques irréguliers; le reste était un ramassis de toutes les nations alors liguées contre nous; si bien qu'il y avait là à se venger de toutes. Ce corps à pied n'était pas sans quelque discipline; son chef était russe et ne manquait pas d'audace.

Ils avaient traversé le Rhin au-dessus du défilé où il fallait que les nôtres les prévinssent, et s'étaient jetés, pour faire du butin, sur la partie du pays où ils savaient n'avoir ni troupes ni forts à rencontrer.

Dans leur halte ils se gardaient à peine, comptant sur la rapidité de leur marche et sur l'effroi qu'ils avaient laissé derrière eux. Cependant, ils aperçurent bientôt les paysans à leur poursuite, s'apprêtèrent à les re-

cevoir, et faisant filer d'un côté leurs chariots, de l'autre ils envoyèrent les cosaques au-devant de notre troupe. Leur infanterie se disposa à les appuyer.

A cette vue, les gens d'Alsace montrèrent bien tout l'instinct guerrier qui leur est naturel ; car il n'y avait que fort peu d'anciens soldats parmi eux, les vétérans qui ne servaient plus à cette époque n'étant guère en état de courir la campagne. Tout se fit de premier mouvement et de bonne volonté, par cette seule intelligence qui fait deviner aux uns et comprendre aux autres. La guerre est trop savante à présent pour le peuple, mais quand il la fait il sait s'y prendre, et sa manière n'est pas encore la plus mauvaise : ce n'est pas une partie d'échecs où tout se décide avec un roi pris, et où une bataille perdue perd un empire.

Ils se séparèrent à droite et à gauche de la vallée, se logeant dans les brousailles qui garnissaient le bas des côteaux. Les paysans armés de faulx longeaient les deux bords du vallon ; ceux qui portaient des armes à feu filaient plus haut sur la côte, ayant en troisième rang les hommes qui n'avaient que des fourches ou des haches. Quelques femmes étaient parmi ces derniers, et se montraient les plus ardentes.

Les cosaques avançaient au galop, pleins de mépris et de confiance : ils étaient soûls... Laissez-les faire!.. et, au moment où ils s'engageaient entre les haies d'Alsaciens, un feu de file ajusté par ces adroits chasseurs, une grèle de pierres lancée par le troisième rang, le premier fauchant les chevaux de ceux qui voulaient atteindre les paysans sur la côte... Voilà qui leur apprit, les brigands, à venir s'en prendre aux bonnes gens d'Alsace... Voilà

qui, deux autres fois encore, les fit tourner bride en hurlant; et s'il y en eut peu qui s'enfuirent, c'est qu'un bon coup de fusil vous arrête où il vous prend... Criez donc *hourrah* encore !

Ah! ah!.. il fallait les voir, les maudits, soûlés d'eau-de-vie et de pillage, aller cuver leur ivresse sur la neige, et tomber tout du long dans leur sang, leurs hautes lances aussi... Il fallait voir nos paysans courir joyeusement sur eux, tailler leurs barbes à grands coups de hache, et mettre en tas avec la fourche ceux que la faulx avait abattus !.. Faites, Alsaciens ! cette moisson est bonne.

Et il n'eût pas été besoin de les encourager, je vous assure... Le goût du sang étranger est naturel aux hommes des frontières, et ceux-ci commençaient à en avoir la tête un peu échauffée... Ils virent donc avec joie l'in-

fanterie des autres s'ébranler en assez bon ordre, et détacher vers eux la moitié de son monde à peu près, ralliant les fuyards, et chassant à coups de baïonnettes les chevaux sans cavaliers qui venaient se jeter dans les rangs.

Plusieurs des nôtres voulaient courir à eux... « Non! non! » cria-t-on de toutes parts : laissez-les venir... Nos camarades auront plus de temps pour les prendre à dos. » D'autres voix criaient encore : « Ventre à terre, frères, quand ils mettront en joue!.. Puis nous leur tomberons dessus... Ne tirez qu'à deux pas... C'est bien... Ventre à terre! »

Et pourtant les têtes seulement s'inclinèrent curieuses, car ce fut pour mieux voir la chose, au moment où le premier rang des autres s'agenouilla sous une double ligne de fusils qui, au-dessus des siens, s'abaissèrent

obliquement à droite et à gauche. Deux amples jets de feu flambèrent en s'écartant de même, et, traçant au départ un large angle enflammé, chassèrent les balles sur les deux côtés du vallon.

Un grand cri fut la réponse des paysans... «En avant! en avant! camarades!» Mais plusieurs qui criaient en avant n'étaient que trop bien retenus sur la place; d'autres gisaient sans voix et sans vie. Il est beau de mourir dans de tels combats; il est cruel de mourir quand ils commencent.

Les paysans s'élancèrent au-devant de l'ennemi, se ruant dans le vallon comme un troupeau de loups enragés... Soudain ils le virent se retirer en hâte, laissant derrière lui quelques volées de coups de fusils, bon nombre de tirailleurs, et une partie de ses cosaques ralliés.

Car au moment où il allait se porter en avant avec l'autre part de sa troupe, l'œil exercé du chef russe avait reconnu en arrière, sur sa droite, un gros de cavaliers qui suivait le bord de la montagne, et qui, avant une heure, allait lui couper sa retraite s'il perdait, lui, un seul moment.

Il avait donc rappelé son détachement, et contenant l'attaque de son mieux, il se dirigeait rapidement vers le point où filaient les charriots, se faisant précéder du faible reste de ses cavaliers.

La marche des paysans fut en effet ralentie par une continuelle et terrible escarmouche avec les tirailleurs à pied et à cheval : ceux-ci luttaient en désespérés, connaissant tout le danger de leur position, et sachant bien qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre.

La vallée retentissait, en étincelant comme une forge immense; mais les coups ne frappaient pas en mesure : ils croisaient en désordre leurs bruits confondus pêle-mêle ainsi que les combattans. Les cris, le son des armes, c'étaient les seules fanfares dans cette bataille d'homme à homme. La mêlée s'éclaircissait à chaque instant comme une forêt livrée aux bûcherons, et le sol se mouillait de sang, sueur des braves.

Les nôtres cependant gagnaient du terrain, et leurs balles avaient toujours moins de chemin à faire pour s'approcher du gros de l'ennemi. Il était deux heures et plus : le ciel sans nuages montrait le soleil qui se baissait vers le couchant.... Des loups affamés commençaient à rôder à l'entrée du vallon... Bon signe !

Ce fut alors que Lubbert et les siens aper-

çurent la flamme des fusils qui long-temps avant avaient porté leurs bruits jusqu'à eux, et comme des coups de tocsin les appelaient et hâtaient leur course.

Et de toute façon il était temps qu'elle atteignît son terme : les bons chevaux alsaciens commençaient à se lasser, et l'ennemi s'approchait du passage où il fallait le prévenir.

« A moi ! à moi! criait Lubbert : nous les tenons! » Mais il avait une peur affreuse : il voyait bien que sa proie allait lui échapper... Tout à coup elle disparaît à ses yeux, un mouvement de terrain lui cachant de nouveau la vallée... et alors il n'en courut que plus vite.

Or, tandis que gens de pied et de cheval se pressent après l'ennemi, un enfant,

Rudig, le petit-fils de Brigitte, le suivait aussi sans relâche de plus près que tous les autres; et depuis plus de huit heures il s'attachait à sa trace, seul avec son fusil...

La veille, sorti le soir pour une chasse à l'affût, Rudig avait été saisi par les cosaques. C'était lui qui, malgré leurs menaces, avait averti sa grand'mère; et, à la faveur de la nuit, il était parvenu à s'échapper, atteint seulement d'une balle à l'épaule.... Puis il revint dans la cabane, heurta contre la porte le cadavre d'Arnold son frère de lait.... heurta contre le foyer le cadavre de sa grand'-mère.... alla vainement de l'un à l'autre, les appelant, les soulevant, tâtant leur cœur immobile... Puis, après avoir bien pleuré, il chargea son fusil à deux coups de deux lingots, emplit sa carnassière de poudre et de balles, d'un peu de pain, et se mit à guetter toute la nuit les brigands.

Quand ils quittèrent la ville, Rudig se glissa sur leur flanc, suivant à droite la côte, derrière les pins et les broussailles. Au point du jour, il choisit de l'œil celui qu'il aimerait mieux tuer le premier, puis le second, puis bien d'autres encore, le cœur toujours battant, mais attendant avec patience qu'il pût tirer à coup sûr et sans être pris, car l'enfant en voulait tuer beaucoup.

Quand les cosaques firent halte pour leur repas, il s'assit et mangea un peu; puis il entendit le combat s'engager derrière lui; mais il resta à sa place, aimant mieux faire sa besogne tout seul; revint sur ses pas quand il vit le Russe marcher au secours de son détachement, retourna encore quand la retraite commença, et enfin, les voyant bien occupés, il s'agenouilla derrière un buisson, mit en joue son fusil, l'ajusta entre deux branches, visa long-temps, et son premier coup partit.

Rudig leva la tête pour voir ce qu'il avait fait : il avait touché juste, l'enfant, et le lingot, passant droit devant le front de la troupe, avait frappé en plein corps, non le chef, mais un homme d'une taille énorme, marchant le premier de tous devant quelques tambours et sapeurs qu'il commandait à la fois.

Cet homme était celui qui avait saisi Rudig et tué sa grand'mère. Sa taille, sa force, sa férocité, son audace, le succès de tous ses coups de main, sa place toujours fixée en tête de toute la troupe, lui avaient acquis une véritable autorité sur cette bande à demi-sauvage : on disait avec une sorte d'étonnement superstitieux qu'au milieu du feu le plus terrible, *le Tueur* (c'était son nom) n'avait jamais reçu la moindre blessure ; aussi Rudig ne le blessa point : il le tua raide ; et le géant tomba en travers devant la ligne.

Tous s'arrêtèrent comme si c'était une barrière... Un long murmure de surprise et d'effroi passa de rang en rang... « *Le Tueur* est tué!.. Nous sommes coupés!.. Le feu devant et derrière!.. Le coup est parti de là... » Et plusieurs mains indiquaient sur la côte un buisson autour duquel flottait encore de la fumée.

Et de cette fumée sortit soudain un éclair au moment où, accouru pour faire reprendre la marche à sa colonne qui se serrait sur les premiers rangs, tremblait dans sa longueur et se fendait en plusieurs points, le chef s'arrêta pour la voir de nouveau s'allonger sur la route; et ceux qui virent l'éclair virent en se retournant le chef qui tombait de son cheval, et le cheval qui fuyait entre ses étriers vides.

Tout prit aussi la fuite... ou plutôt vous les eussiez vus d'abord, les lâches brigands,

comme un troupeau de chamois quand celui qui les précède est abattu, suspendre soudain leur marche, se refouler les uns sur les autres, s'entasser en regardant de toutes parts, puis se séparer, s'éparpiller, fuir éperdus par tous les bouts des rangs, et se disperser dans la vallée comme la graine dont un semeur arrose ses sillons.

Mais tout éparpillés qu'ils étaient, et malgré les mille détours de leur fuite, Rudig ne jetait pas moins par terre tous ceux qu'il ajustait; et, tranquille sur la hauteur, l'enfant les voyait s'agiter au-dessous de lui et ne s'arrêter que sous ses balles.

D'autres les poursuivaient non moins sûres, car nos paysans, voyant la déroute, avaient bientôt surmonté tout obstacle, et eux aussi se dispersaient à la poursuite des fuyards, comme la graine semée par un sac à mi-

traille... Tue! tue!... Fourches, haches et faulx, couteaux, baïonnettes lâchées dans la fuite, tout cela tirait du sang. Nos gens culbutaient les fuyards du penchant des côtes dans la vallée, et les chassant, les serrant, les entourant presque, ils poussaient leur course vers le point où la route s'approchait du fleuve, et la retardaient en même temps.

Aussi Lubbert ne jouissait pas encore de ce spectacle; mais quand la montagne, en s'abaissant vers le fleuve, lui laissa voir le passage qu'elle bordait, il n'y aperçut que quelques cosaques qui commençaient à y pénétrer, et tous se laissant aller ventre à terre à la pente, ils furent en un moment en avant des fuyards, tournèrent sur eux, les chargèrent en tête et en flanc et les rejetèrent, toujours sabrant, dans la vallée. Une décharge de carabines et de pistolets apprit aux autres que la porte du cachot était fermée; mais

par Dieu ! ce n'était pas pour les prendre !...

Leurs charriots mêmes, chargés de leur sanglant butin et parvenus près du défilé, servirent aussi à leur boucher le passage... On ne les laissa même pas se jeter dans le fleuve pour s'y noyer; et serrés entre les cavaliers et les piétons, ils n'eurent plus d'autre ressource que de se réfugier derrière les murailles d'un ancien cimetière abandonné, qui s'élevaient encore dans un coin du vallon.

« Ah! chiens, » dit Lubbert, « vous n'y gagnerez rien ; car ce n'est pas même là que vous serez enterrés.... »

Le cimetière fut aussitôt cerné.... Ils s'y étaient retirés environ sept cents.... Nos gens étaient tout aises ; et, les tenant là, prirent

un peu de repos.... On était bien sûr de les tuer plus tard jusqu'au dernier.... Il n'était pas encore quatre heures....

« Eh bien! » disait Lubbert en parcourant les groupes, « ne vous ai-je pas donné un bon conseil ?... Voilà que vous avez repris votre bien.... Il ne nous reste plus qu'à achever ce qui reste.... Ça! camarades, pas de quartier, si vous êtes contens de moi!...»

Et comme on vit paraître de l'autre côté de la muraille une façon de drapeau blanc hissé au bout d'une lance, en signe de capitulation, et qu'un des Alsaciens, ancien officier, pensait qu'on dût écouter : « Non! non! » dit Lubbert.... « Au diable le droit des gens, monsieur, et les règles de la guerre!... Nous les ignorons, et n'en voulons ni pour nous battre ni pour nous gê-

ner.... Nous ne sommes pas une armée guerroyant contre des soldats : nous sommes chasseurs traquant des loups, braves gens contre bandits qui sont venus la nuit égorger nos femmes et brûler nos maisons.... Pas de quartier!... »

« Cela est vrai ! » s'écrièrent une foule de voix.... et une volée de coups de fusils partit briser la lance.... Les assiégés comprirent bien qu'ils seraient tous morts avant peu.

Tout à coup un cri général s'éleva.... « A l'ouvrage!... à l'ouvrage!... » On se lança vers les brèches du cimetière; on escalada les murailles.... Les gens venus à cheval étaient les plus animés, n'ayant encore presque rien fait que courir.... Les armes des morts servaient contre ce qui restait à tuer.... Il y eut plusieurs des assaillans abattus; car, n'espérant plus de quartier, les fantassins,

les cosaques échappés à la poursuite, vendaient chèrement leur vie.

Mais on eut bientôt pénétré de toutes parts dans leur sinistre refuge, et ce champ de repos devint champ de bataille acharnée. Son silence fut troublé de mille cris, sa solitude de combattans entassés.... La mort n'y entrait pas cette fois avec le convoi d'un seul, le recueillement et l'affliction de plusieurs, mais pour le massacre de centaines d'hommes, avec la rage et les clameurs d'une foule altérée de vengeance....Assaut terrible où les remparts étaient les murs ébréchés d'un vieux cimetière, les assiégés des assassins, les assiégeans les veufs, les orphelins, les frères dont ils avaient fait le deuil... Assaut de furieux contre des désespérés, sur des ossemens, des ruines, du sang et des tombes!...

Ils les serrent, ils les accablent, les égorgent, les éventrent.... Les chiens mêmes venus avec la troupe à cheval se ruent sur eux et les déchirent à belles dents.

Le sang jaillit de toutes parts, teint les armes, la neige, les habits, les figures, se mêle, en coulant de l'un et l'autre ennemi.... Fusils par les deux bouts retentissent, crosse et canon tirant et assommant.... Haches s'ébrèchent, fourches s'émoussent, baïonnettes se tordent et se cassent.... Pas un coup qui ne touche, ne soit rendu et redoublé.... On en poursuit un : on en atteint deux.... On s'appelle, on s'insulte, on se maudit, on s'encourage.... Vingt langages divers hurlent, menacent, expriment la même haine.... Ces hommes se sont cherchés; ils se sont trouvés : ils s'égorgent!...

Lubbert cependant faisait servir le sabre

de son père.... « Si je pouvais, pensait-il, « le reconnaître, le monstre!... Ce doit être le plus lâche de tous.... »

Soudain il en aperçoit un qui demandait grâce à genoux, et qui tendait son butin pour rançon de sa vie : trois montres, une chaîne d'or, brillaient dans ses mains... Lubbert s'élance.... Il reconnaît cette chaîne : c'est lui qui l'a donnée à Hélène, et hier elle la portait encore.... Elle la portait toujours!

Il l'arrache des mains du brigand.... « Où l'as-tu prise? » lui cria-t-il en allemand, et fouillant déjà ses vêtemens avec la pointe de son sabre.

« Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi! » répondit l'autre de même... « C'est lui, » reprit-il en montrant un cosaque qui se dé-

fendait à quelques pas contre Hermann; « il me l'a donnée pour un cheval. »

Lubbert abandonne celui-là à tuer aux paysans, court sur l'autre; et repoussant Hermann : « Laisse-le-moi, malédiction!... laisse-le-moi, s'écria-t-il ; va-t-en, Hermann; va-t-en, ou je te frappe le premier. »

Et se plaçant devant le cosaque, homme d'une taille immense, d'une figure hideuse et féroce, il le regarda fixement, et se sentit à le voir un tel redoublement de haine, qu'il fut bien sûr que c'était lui.

L'autre était toujours en garde : « Tant mieux! » dit Lubbert entre ses dents, « défends ta vie ; défends-la bien : elle en sera plus longue à prendre, » car il était sûr aussi de lui faire sortir tout son sang.

Puis il l'attaqua, lui montrant d'une main la chaîne, et de l'autre lui lançant une telle grêle de coups de sabre, que le cosaque eût pu croire qu'ils étaient quatre après lui.

Ah ! la rage et la force de Lubbert eussent alors suffi pour en attaquer plus de quatre à lui seul, et il eût bien voulu avoir plusieurs vies à prendre.

A le voir si pâle, les cheveux hérissés, les lèvres tremblantes, on eût pu croire qu'il avait horriblement peur. Son œil sanglant, ses cris, ses bonds, la furie de ses coups, tout son être, toute sa vie employés à détruire, son seul regard fixe et raidi quand tout son corps s'agitait, se tordait comme un serpent.... C'était douleur, folie, haine et mort... L'autre devina aussi que c'était lui qui venait venger la jeune fille.

Alors il eut peur, et rompant toujours, il ne fit plus que parer, mais un coup à peine sur deux. « N'avancez pas ! n'avancez pas ! » criait Lubbert aux paysans qui venaient à son aide ; et faisant tourner son sabre autour du cosaque, il avait l'air de le défendre.

Mais à chaque tour il le frappait.... L'autre enfin lui tendit son arme en signe qu'il en avait assez.... Lubbert d'un coup abattit le bras tendu, et poussant le sien, sentit sa lame faire un trou dans le ventre du brigand.

Le cosaque lui tomba lourdement dessus, s'arrêtant contre la garde du sabre.... Lubbert le rejette avec horreur contre terre, et ramenant à lui son arme, il la lui plongea vingt fois dans le corps à deux poings, bouchant les plaies avec son talon, et ne laissant pas sur cette stature énorme une seule place où son sabre ne fît une fente. — « J'aurais

mieux aimé le faire souffrir plus long-temps, car c'était bien lui. »

Lubbert le regarda par terre, guettant s'il respirait encore quelque peu, penché sur lui, la pointe toute prête, pleurant, haletant.... Sa haine n'était point assouvie.... Il eût tout donné pour lui rendre la vie, comme si c'était Hélène!

Pourtant il ne frappa plus personne, et s'appuyant sur la pierre d'une vieille tombe, il serra la chaîne dans son sein, songea qu'une tombe nouvelle lui restait à fermer, et regarda d'un œil distrait le massacre qui s'évertuait autour de lui.

Car nos paysans n'avaient pas encore fini : ils tuaient de plus belle, les diables.... Le découragement saisit enfin les autres : ils se

laissèrent faire ; et ce fut alors que la vengeance en prit à son aise !... Ce fut alors qu'un vrai carnage eut lieu !

On ne pouvait plus faire un pas sans marcher sur quelqu'un ; chaque pied se prenait entre des corps... et de grands cris et de grands coups... des chutes d'hommes, d'armes et de tombes... des yeux flambans, des bouches béantes... craquement des os et des cyprès... bras brandis au-dessus de la tête, bras qui se serraient autour, gens à genoux renversés, gens étendus foulés... membres épars, membres en pile... cent attitudes de corps à terre écrasans, écrasés, s'allongeant ou tassés... horribles, tourmentées, bizarres... contorsions de mourans, bonds et détours de fuyards... scène de mort et de mouvement groupée par la guerre... ceux-ci à plat, ceux-là courbés, ceux-là dressés ou montés sur des morts... et plus haut, dans l'air, quelque

hibou ahuri coignant son aile aux crosses de leurs fusils renversés.

La neige était toute rouge, et il suintait assez de sang à travers pour en rendre aux cadavres gisans sous le cimetière... Cadavres dessus, cadavres dessous; mais ceux-là, on ne les y avait pas portés tout faits comme ceux-ci : ces gens y étaient entrés avec leur vie, leur force, et ces angoisses qui n'accompagnent pas la proie des cimetières jusques-là... Ces gens trébuchaient sur les tombes, et gisaient encore livrés à la douleur, à l'effroi... ils couraient çà et là en hurlant parmi les sépulcres... non pas fantômes, mais hommes de chair et d'os, pour souffrir et pour avoir peur.

Après tout, leur agonie fut courte : ils avaient tous plutôt trois coups mortels qu'un seul, et il y eut plus d'un mort qui remua en-

core de la secousse d'une fourche ou d'une crosse. Pas un n'échappa à la tuerie... Il n'en était pas un qui n'eût commis l'autre nuit quelque crime... Et quand les assaillans sortirent du cimetière, les bras lassés, les mains rougies, il n'y avait plus debout un seul corps... Le cimetière était plein à rase.

Quelques gémissemens, quelques faibles convulsions, un râle épars... du sang qui se figeait au froid ; des restes de cartouches fumant sur la neige, des chiens à la curée, des cyprès brisés qui se penchaient sous le vent du soir, des tombes délabrées s'éboulant encore, et les brèches escaladées qui laissaient choir quelques pierres usées sur des cadavres tout frais... On en traîna par les pieds bon nombre hors de l'enceinte.

Et qui donc plaindrait l'étranger ? Je n'ai jamais compris pourquoi on reprochait aux

Espagnols de nous avoir fait tout le mal qu'ils ont pu et comme ils l'ont pu... Eh! plut à Dieu qu'en 1814 et en 1815 nous eussions agi comme eux!.. Que la France soit hospitalière pendant la paix, mais que son sol dévore pendant la guerre!

Aussi c'est un grand honneur pour les Bourguignons, Champenois, Lorrains, Alsaciens, que d'avoir été sans pitié pour ce qu'ils ont pu happer des troupes étrangères. Tout est bon contre l'invasion, et si jamais ils y reviennent, quoi qu'on fasse contre eux, on fera bien.

Nos gens retournèrent aux charriots et y placèrent leurs blessés. Quelques fuyards tombés près du rivage furent liés ensemble et jetés en radeau sur le fleuve.

La nuit venait... On alluma des feux..... On se reposa une heure, en se distribuant

les provisions des vaincus. Les vainqueurs n'étaient pas si fatigués qu'on pourrait le croire.

Ils s'embrassaient, ils se contaient leurs actions et contrefaisaient en riant les derniers cris de leur proie. Les hommes de la ville remerciaient ceux de la campagne; d'autres appelaient des compagnons qui manquaient à leur repas; plusieurs voix répondaient souvent au même nom... mais celui qu'on voulait vraiment ne répondait pas toujours; et la lune, en éclairant la vallée, montrait des hommes penchés qui cherchaient tristement parmi les morts.

Et il y en avait beaucoup qui gisaient au milieu des uniformes, avec des blouses et des vestes.... Bonnes gens! morts bravement pour venger leur ville ou servir leurs frères... passés du travail à la guerre et de la guerre

au repos... tenant encore dans leurs fortes mains l'outil laborieux dont ils s'étaient fait une arme vaillante... Insensibles à la joie du triomphe comme aux pleurs dont il était payé à cause d'eux.... libres de tout grâce à une mort si belle, et n'ayant pour gloire que les regrets d'hommes simples, obscurs comme eux et nobles de cœur.

Quand une population se lève, la famille est là pour compter ses pertes après le combat... Nos Alsaciens avaient chèrement acheté le succès : entre ceux qui s'étaient montrés les plus impitoyables, plusieurs versaient des larmes amères en pressant dans leurs mains la main glacée d'un frère ou d'un ami..... Leur chagrin était muet; la joie des autres était bruyante : malgré ce quelle coûte, la victoire enivre.

Enfin on revint sur ses pas lentement,

mais sans faire de halte; et à mesure qu'ils approchaient de la ville, nos gens chantaient bel et bien en chœur, comme savent faire tous ceux qui parlent cette langue si dure de l'Allemagne. La troupe suivait ainsi la vallée, s'éclairant de branches de sapin : on eût dit un convoi, car cette harmonie même était triste.

Aussi Lubbert l'écoutait.... Et il y avait parmi ces chansons quelques-unes de celles qui étaient cause que plus d'un vieux soldat avait embrassé Hélène quand elle était petite. Rudig marchait près de lui, son arme encore chargée, et cherchant s'il ne voyait pas quelque fuyard se glisser dans l'ombre. Il parlait à Lubbert de Brigitte et d'Arnold; mais Lubbert ne répondait pas.... Il tremblait de tout son corps sur son cheval.....

Son père, accouru au milieu de la nuit

avec une foule de femmes et d'enfans pour recevoir les vainqueurs, ne le vit point parmi eux, et son cœur saigna.... Il saigna encore quand il le revit.... Lubbert, avec Hermann, lui rapportait le corps d'Arnold... Le vétéran embrassa ses deux fils....

C'était lui, le bon père, qui dès le matin avait recueilli les restes d'Hélène.... Lubbert ne les vit qu'enveloppés du linceul..... Ce fut près d'eux qu'il se reposa... Le lendemain, on les porta en terre avec le corps d'Arnold, et l'on fit un service pour tous ceux qui avaient péri dans le saccage et dans le combat.

La foule suivait au milieu des rues encore encombrées des traces du pillage et de l'incendie. Elle se pressait en pleurs dans l'église; et un pasteur luthérien parla en chaire

de ceux qui étaient morts par l'étranger et pour le pays.

Lubbert cependant, prosterné devant une bierre recouverte d'un drap blanc, ne sentait même pas sa douleur et n'entendait pas ses sanglots... Puis il dit du fond de son cœur :

« Pardonne si je viens à toi avec tant de monde... Je serai seul une autre fois... et il y en a plusieurs parmi eux qui t'ont vengée, plusieurs qui te regrettent, et parlent du bien que tu leur as fait... Écoute ce qu'ils disent... Écoute-moi... peut-être leurs plaintes aussi iront jusqu'à toi, passant par ma bouche.

« Mon Dieu! qu'est-ce donc que la mort, si le plus que je puisse, c'est imaginer que peut-être tu m'entendras, toi?

« Qu'est-elle, si de nous deux je suis le seul maintenant qui aime et qui souffre ? Qu'est-elle, si l'on peut avoir tant de joie à la donner?.... ah! je l'ai bien senti hier..... tant de désespoir à la pleurer... Toujours, toujours!....

« Mort ou vivant, ne te reverrai-je jamais? Ta pensée, pur souffle de ton âme, ne me quitte point... elle est là!.. Ton âme dégagée de ton corps est-elle moins puissante? Ne peut-elle donc franchir ce qui est entre nous, comme elle faisait quand nous nous séparions?.. Ah! Dieu! quelle est donc cette distance que ton âme délivrée ne peut plus franchir, cette absence qui maintenant la retient elle aussi loin de moi?

« Reviens, Hélène, reviens... Quel prodige m'étonnerait, m'effraierait, s'il te ramène à ton ami?.. Et je ne crains point que ton ombre

me fasse un seul reproche : j'ai toujours été bien pour toi, n'est-ce pas Hélène?.. Ils disent que j'ai un mauvais caractère, mais toi... je n'ai pas ce chagrin ordinaire à ceux qui ont perdu ce qu'ils aiment : je ne t'en ai jamais causé... Mon pauvre frère, mon père désolé, notre bonne France abattue, à peine si je m'en souviens, Hélène... mais toi !..

« Pas un reproche, malheureux !... Et où étais-je quand ils sont venus?.. Quand tu avais un peu d'ennui, quand tu souffrais un peu, j'étais là... Et lorsque tu les a vus, tu ne m'as pas vu, moi!.. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !.. » Toutes les idées de Lubbert se perdirent de nouveau.... ou ce qu'il pensa, ce n'est pas autre qui peut le dire.

Lubbert alla rejoindre l'armée, et partout se montra, comme le premier jour, impitoyable envers l'ennemi... Un soir, un homme

arrive chez son père, poussant au galop un cheval de poste essoufflé: c'était Hermann.

« Paris est pris! dit-il, mon capitaine. »

Le vétéran baissa la tête sans répondre.

« — Votre fils a été tué le jour même. »

Saurfield ôta le crêpe qu'il portait au bras pour Arnold, et en voila le portrait de Kléber.

Ce crêpe y était encore le jour où, un mois après la mort du capitaine, six semaines après Waterloo, ce portrait fut vendu à l'encan avec ses meubles. Saurfield ne laissait pas d'héritier, et ce fut l'état qui lui succéda par déshérence.

Famille de malheureux détruite.... famille de citoyens.

«Les scélérats!..» disait parfois Hermann.

FIN.





